



Petites scènes de la vie quotidienne à travers le Vocabulario de refranes de Correas (1627)

Françoise Cazal

► To cite this version:

Françoise Cazal. Petites scènes de la vie quotidienne à travers le Vocabulario de refranes de Correas (1627). Les Cahiers de Framespa : e-Storia, 2012, 10/ 2012, Les proverbes espagnols au Siècle d'Or (le proverbe à la frontière entre fait social et fa, En ligne (59 p.). halshs-00954793

HAL Id: halshs-00954793

<https://shs.hal.science/halshs-00954793>

Submitted on 3 Mar 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

1. Le proverbe, à la frontière entre fait littéraire et fait de civilisation

Les analyses thématiques menées à partir de l'immense capital de proverbes réunis en 1627, à Salamanque, par Gonzalo Correas¹ conduisent, par définition, à des approches fragmentaires de la vie quotidienne au Siècle d'Or. Pourtant, les énoncés de proverbes, malgré leur concision, valent aussi pour leur capacité à refléter, grâce à leur fort potentiel de théâtralité, une totalité, saisissant des petites scènes de la vie domestique dans leur unité. Le graphisme des gestes décrits, l'évocation des déplacements et des mouvements des personnages, et surtout le recours au dialogue, montrent clairement les points communs qui existent entre ces énoncés de proverbes et le langage dramatique : comme au théâtre, il s'agit d'un texte « troué », dont la lecture ne peut être parfaitement intelligible que si on la complète, sur les planches, par la gestuelle scénique, et dans les proverbes, par l'insertion dans un contexte d'énonciation. À travers ce théâtre familial des proverbes, le lecteur peut voir se dresser devant lui une fresque sociale saisissante, d'autant plus qu'aux petites scènes dépeintes dans les proverbes eux-mêmes s'ajoutent celles qui apparaissent dans les commentaires de Correas. Ces gloses ont d'abord pour fonction de donner les clés d'énoncés dont le sens était déjà obscur pour les lecteurs contemporains. Que les explications de Correas aient été éventuellement erronées et se soient révélées parfois de simples interprétations personnelles n'enlève rien à leur intérêt : elles restent un témoignage précieux d'une ou de plusieurs lectures possibles de ces proverbes à l'époque du grand collectionneur. Ces commentaires décrivent le contexte d'emploi du proverbe, donnant des détails qui sont autant d'instantanés de la vie au Siècle d'Or. De plus, Correas relate, au fil de ses explications, des anecdotes personnelles qui viennent encore enrichir ces petites scènes familiales. Rapprocher, dans la sélection de proverbes effectuée ici, l'ensemble des scènes de vie, authentiques ou « littérisées », reflétées dans le *Vocabulario de refranes* nous a semblé permettre d'offrir une approche originale des modes de vie

¹ Les proverbes et commentaires cités le sont à partir de : Gonzalo Correas, *Vocabulario de refranes y frases proverbiales* (1627), édition de Louis Combet, révisée par Robert Jammes et Maïté Mir-Andreu, Madrid, Castalia, 2000. La référence entre parenthèses qui accompagne chaque proverbe renvoie à cette édition de la façon suivante : (E 892 r) signifie « proverbe commençant par la lettre E », « n° 892 dans la lettre E », « appartenant à la partie contenant les *refranes* ». Le *r* de *refranes* s'oppose, en effet, au *f* de *frases proverbiales*, le *Vocabulario...* étant divisé en deux grandes parties consacrées, la première, aux proverbes proprement dits (*refranes*), la deuxième aux locutions proverbiales (*frases proverbiales*). La référence qui figure entre parenthèses sert également à renvoyer commodément aux traductions proposées à la fin de cet article, traductions qui n'ont pas seulement la fonction utilitaire de permettre au lecteur non-hispaniste une compréhension littérale des proverbes, mais représentent un point fort de cette étude. Les commentaires de Correas, cités systématiquement en notes de bas de page entre crochets, sont abondamment reflétés dans le texte de l'article, soit en traduction littérale, soit, de façon plus libre, en résumant l'essentiel de leur contenu.

et de pensée au ^{xviii} siècle en Espagne².

2. La décantation de l'énoncé proverbial

C'est avec raison que Correas a intitulé son recueil *Vocabulario de refranes*, soulignant l'appartenance des proverbes au langage vivant : les proverbes, pratique linguistique active, reflètent la société *in vivo* de façon foisonnante. Les parémies présentées dans les pages qui suivent ne le sont pas toujours sous un classement thématique rigoureux, car chacune de ces petites scènes populaires concentre souvent plusieurs thèmes de façon un peu désordonnée. L'unité est ailleurs : elle se situe sur le plan de la forme. On est fasciné par le processus de décantation subi par ces petites scènes narratives et dialoguées, pour aboutir à l'épure finale que représente l'énoncé lapidaire du proverbe. Le haut pouvoir imageant de ces énoncés provient de ce processus de concentration qui exige un choix draconien d'éléments dotés d'un fort potentiel expressif. Tous les proverbes n'ont sans doute pas cette élaboration progressive, et sans doute certains sont-ils nés sous un libellé proche de leur formule finale. Mais les proverbes ici réunis, issus de petits contes ou d'anecdotes populaires dont nous connaissons la source puisque Correas la donne généralement lui-même en guise d'explication, ont l'avantage de mettre à jour ouvertement le processus de décantation du texte. Sans doute de nombreux autres proverbes ont-ils aussi une origine comparable, sans que Correas en ait parlé. Et sans doute ne connaissait-il pas lui-même toutes les sources. Quoi qu'il en soit, ces énoncés accompagnés ou non de leur point de départ anecdotique sont suffisamment nombreux pour qu'on puisse voir se dessiner à travers eux ce processus d'élaboration du proverbe, capable de donner une seconde vie, bien plus durable, à l'anecdote originelle.

Correas s'est consacré à cette tentative de sauvetage d'énoncés proverbiaux qui auraient couru le risque de devenir incompréhensibles en cas de perte de l'anecdote-source, non seulement en en faisant la collecte la plus exhaustive possible, mais en fixant avec précision les situations d'emploi

² La vie quotidienne en Espagne au Siècle d'Or a été, depuis une dizaine d'années, l'un des pôles de recherche du Département d'Histoire Moderne de l'Université Complutense de Madrid, en particulier sous la direction du professeur Gloria Franco Rubio. La dernière manifestation scientifique sur ce sujet a eu lieu tout récemment. Il s'agit du colloque « Rituales, costumbres y rutinas cotidianas en la España Moderna », Gloria Franco Rubio (dir.), Madrid, 23-25 avril 2012, Facultad de Geografía e Historia, Universidad Complutense de Madrid. On trouvera un utile relevé des manifestations scientifiques espagnoles et des publications concernant ce thème sur le site suivant : lavidacotidianaenelmundohispanico.blogspot.com. Citons quelques ouvrages : *La vida cotidiana a través de los textos (ss. XVI-XX)*, M^{re} Isabel Montoya Ramírez, Gonzalo Águila Escobar (coords.), Granada, Universidad de Granada, 2009 ; *Materia crítica: formas de ocio y de consumo en la cultura áurea*, Enrique García Santo-Tomás (coord.), Frankfurt, Universidad de Navarra-Iberoamericana-Vervuert, 2009 ; *Cosas de la vida. Vivencias y experiencias cotidianas en la España Moderna*, Gloria Franco Rubio (coord.), Cuadernos de Historia Moderna, Anejos VII, Madrid, Universidad Complutense, 2009 ; *La infancia en España y Portugal. Siglos XVI-XIX*, Francisco Núñez Roldán (coord.), Madrid, Sílex, 2011 ; *Comprar, vender y consumir. Nuevas aportaciones a la historia del consumo en la España Moderna*, Daniel Muñoz (coord.), Valencia, PUV, 2011. De leur côté, les spécialistes de parémiologie ont souvent étudié dans leurs travaux les liens entre proverbes et histoire des sociétés. Citons un exemple récent : Julia Sevilla, « El valor etnológico de los refranes » dans *El componente etnolingüístico de la Paremiología. The ethnolinguistic Component of Paremiology*, Germán Conde Tarrío (dir.), Belgique, InterCommunications & E.M.E, 2007, p. 213-249.

de ces proverbes. Commentaires et énoncés, quatre siècles plus tard, peuvent être considérés autant comme des reflets de scènes de la vie quotidienne (saisies sur le vif ou provenant du répertoire traditionnel) que comme des témoignages de pratiques verbales et de manières de penser. Correas, tout en prenant son temps (ses commentaires sont en général bien plus longs que les proverbes eux-mêmes), réussit à croquer en peu de mots des petites scènes où le proverbe est mis en situation soit au sens propre, soit en décalage humoristique par rapport à son emploi habituel. Que Correas ne se contente pas de rendre intelligibles les proverbes mais rappelle leurs différentes situations d'emploi conduit le lecteur à faire une lecture distanciée de ces énoncés, désormais vus dans leur multiplicité de sens et mis en perspective dans ces scènes de genre. On pourrait croire que ces anecdotes familières apparaissent de préférence à propos de proverbes reflétant eux-mêmes une scène de la vie quotidienne, mais ce n'est pas toujours le cas, comme le montre l'exemple suivant, un proverbe incitant au fatalisme : « *El mundo es redondo y rueda: así le hallamos y así le habemos de dejar* » (E 892 r). Le sens du proverbe étant jugé transparent par Correas, il ne s'y attarde pas et ajoute simplement : « Se dit en raison de ce dont nous pouvons tous faire l'expérience chaque jour », mais le plus intéressant, c'est que le compilateur décrive ensuite la situation d'emploi humoristique que l'on faisait de ce proverbe : la première partie du proverbe était dite, sur le ton de la plaisanterie, à table, en tournant l'assiette pour mettre en face de soi ce qu'il y avait de meilleur, et la deuxième partie par une autre personne qui n'était pas dupe de la manœuvre, et remettait le plat dans sa position initiale³. Correas donne là un contexte d'emploi concret, le moment où l'on s'attable, et met en situation le proverbe en l'insérant dans un dialogue familial où ce qui n'était d'abord qu'une sage sentence stoïcienne se transforme en manifestation comique du désir d'accaparement égoïste manifesté par les convives. Peut-être l'application du proverbe à cette situation concrète est-elle favorisée par la présence, dans la première partie de l'énoncé, d'un verbe de mouvement (« *rueda* », du verbe « *rodar* », 'tourner') qui incite à mettre en scène le geste de faire tourner un objet rond, comme, par exemple, un plat ou une assiette posés sur la table. Le verbe « *rodar* » serait le germe de gestualisation et de théâtralisation de cette scène, qui donne un bon exemple de la liberté d'adaptation des proverbes. Ce proverbe qui, initialement, n'était pas conçu comme un dialogue, se transforme en deux répliques dialoguées illustrant la rivalité des commensaux. Correas ne laisse pas entendre que cette petite scène a été observée par lui une fois seulement, mais suggère que c'est une plaisanterie traditionnelle fréquente. Ce proverbe est, par ailleurs, un exemple assez rare de mise en scène d'un énoncé par deux locuteurs à la fois, ce qui a pu contribuer à sa popularité. Il était si connu que Correas y fait allusion une deuxième fois dans son recueil, à propos d'une autre plaisanterie de table : « *El Rey fue viejo a Toro, y vino mozo* » (E 1254 r), façon plaisante de réclamer à boire qui repose sur un jeu de mot entre le verbe « *venir* »

³ [Dícese por lo que cada día se experimenta. También en donaire dice uno lo primero, dando vuelta al plato, aplicando a sí el lado de lo mejor y lo segundo responde otro que le entiende, volviendo el plato como estaba].

au passé simple (« *vino* »), et le substantif « *vino* » ('le vin') : « Du vin, garçon ! », et qui est généralement suivi, précise Correas, du petit jeu consistant à tourner vers soi la partie de l'assiette où se trouvent les meilleurs morceaux, comme dans le proverbe « La terre est ronde... »⁴.

3. Le domaine de la table

Nombreuses sont les scènes familiales qui ont trait au domaine de la table, lieu propice aux échanges et aux plaisanteries.

Fig 1 : Diego Velázquez, « Trois hommes à table »⁵



Un autre proverbe décrit, comme dans l'exemple précédent, la lutte pour s'emparer des meilleurs morceaux à table, mais en la déclinant cette fois-ci sous la forme de la rivalité entre générations : « *A ellos, padre, vos a las berzas, yo a la carne, y si os sentís agraviado, vos a las berzas, y yo al jarro* » (A 184 r). Cette rivalité se traduit par une relégation du père, à qui le fils réserve peu

⁴ [Pide con donaire que el mozo eche vino. [...]; y para con este donaire: volver el plato en la mesa del lado que tiene lo mejor, como se dijo en el otro: «El mundo es redondo...»]. Voir n. 13 la citation complète.

⁵ Source de tous les tableaux insérés dans cet article : Wikipaintings. Libre de droits.

généreusement les légumes, alors qu'il s'adjuge la précieuse viande, le tout étant dramatisé sur le registre héroï-comique d'une bataille épique où l'on attaque les aliments disposés sur la table. Au burlesque de la bonne farce que le fils joue à son père s'ajoute celui de la bataille contre les aliments : deux acteurs, un ébauche d'argument dramatique, un rebondissement de l'action, un décor, une réplique de dialogue, presque tous les éléments de l'univers du théâtre sont réunis là. Correas ne donne aucun commentaire sur ce proverbe, ce qui semble indiquer qu'à son époque, on l'employait encore souvent.

Les manières de consommer tel ou tel aliment varient parfois notablement d'un pays ou d'une époque à l'autre. En Espagne, au Siècle d'Or, lorsqu'on mangeait du pot-au-feu, on consommait d'abord la viande, en plat principal, puis, ensuite seulement, l'assiettée de bouillon. Cette coutume permet de comprendre le proverbe « *Si viniere el "Dios os salve", antes en el caldo que en la carne nos halle* » (S 725 r). Les laboureurs, écrit Correas, « ont coutume de manger la viande avant le bouillon, et c'est ce que laisse entendre le proverbe, car si quelqu'un arrive en disant " Dieu vous garde ", qui est la phrase de politesse habituelle quand on entre dans une maison, la viande est déjà consommée, et le visiteur pourra être invité seulement à partager le bouillon, ce qui est un moindre mal ». Ce proverbe, comme bien d'autres dans cette collection, conseille plutôt des stratégies d'égoïsme familial que des manifestations de générosité envers autrui : le souci principal semble être de ne pas diminuer le patrimoine de la maisonnée⁶.

Dans le même ordre d'idée, celui du non-partage, on trouve aussi « *Más vale "taque taque" que "Dios os salve"* » (M 656 r) : il est souhaitable qu'au moment du repas, la porte de la maison soit bien fermée, afin que le voisin, qui arrive en lançant un sonore « Dieu vous garde », ne puisse pas faire irruption de façon inopinée, ce qui ne laisserait pas le temps de se préparer à son intrusion⁷.

La porte est une limite que pas même le chien du voisin ne devrait être autorisé à franchir, comme le montre le commentaire de Correas à propos de la locution proverbiale « *Tomar entre puertas* » (T 239 f) :

Les gens ont l'habitude de coincer dans la porte un chien méchant appartenant à quelqu'un d'autre, et de lui serrer les côtes ; on le dit aussi quand on surprend quelqu'un avec une femme, ou dans une autre situation délicate de laquelle il ne peut s'échapper⁸.

⁶ [Los labradores usan comer primero la carne que el caldo, y esto aconseja el refrán, porque si viniere alguno diciendo «Dios os salve», que es la cortesía con que se entra, ya esté comida la carne, y no pueda entrar a la parte más de en el caldo, que importa menos].

⁷ [Que la puerta esté cerrada. «Taque taque», por los golpes del que llama; «Dios os salve»: la salutación que hace el que entra. Otros varían: «Más vale traque traque...», o «...trape trape»].

⁸ [Tomar o coger en la trampa. Suelen a un perro ajeno y dañino cogerle al salir entre las puertas y apretalle las costillas; de aquí se dice cuando cogen a uno con una mujer, u de otra manera, en estrecho do no se puede valer y escapar].

Fig. 2 : Bartolomé Esteban Murillo, « Paysanne avec un garçon et un chien »



Les pratiques alimentaires s'appuient souvent sur la croyance en leurs bienfaits sur le plan de la santé. La consommation du bouillon avec du vin fait l'objet du proverbe suivant : « *Si bebies con el caldo, no darás al médico un puerco cada año* » (S 300 r). Cet énoncé montre d'abord que la consommation de bouillon et de vin, consécutive ou simultanée, était considérée comme un régime sain mettant à l'abri de « maux d'estomacs et ventosités », mais reflète aussi la coutume de payer en nature le médecin une fois par an, et se fait l'écho de la traditionnelle impopularité du médecin et des frais médicaux. Mais ce proverbe peut aussi être employé comme une incitation à boire⁹.

Parmi les petites phrases prononcées à table, en voici une qui concerne le sel. Si quelqu'un se servait trop abondamment en sel à table, on lui disait « *No comas mucha sal, que te harás viejo* » (N 440 r). Gonzalo Correas, tout en rappelant l'existence, pour cet énoncé, d'une double interprétation médicale et populaire qui s'accorde sur la nocivité d'une trop grande consommation de sel, exprime ses doutes sur la véracité de cette croyance et suggère que c'est une lecture erronée

⁹ [Es bueno vino puro tras el caldo para el dolor de ijada y ventosidades de estómago, o sorbido el vino con el caldo].

qui provient de la mauvaise interprétation d'une autre expression traditionnelle : « *Ha comido mucha sal* » (« Il a mangé beaucoup de sel »), phrase s'appliquant aux personnes âgées qui, du fait de leur longévité, ont eu le temps de consommer beaucoup de sel dans leur vie. Cet énoncé avait son symétrique malveillant, et Correas rapporte que l'on disait à la personne à qui l'on ne voulait pas de bien¹⁰ : « *¡Poca sal tú gastas! ¡Y ésa en un güevo!* » (P 564 r). Ce commentaire est l'occasion, pour le compilateur, d'évoquer quelques perversions alimentaires de son époque, comme la manie des jeunes filles de croquer du sel à longueur de journée, ou de mâcher et d'avaler des grains de blé ou des éclats de poterie qui les conduiront à la « *opilación* »¹¹.

Fig. 3 : Diego Velázquez, « Deux jeunes hommes mangeant à une humble table »



4. La maison comme bastion

La maison est souvent, dans ces énoncés, un bastion protecteur qui rejette les étrangers. Les proverbes sur le bouillon de pot-au-feu nous informent tout autant de l'existence d'une tournure d'esprit inamicale vis-à-vis des personnes étrangères au foyer que de coutumes proprement alimentaires. On a vu plus haut que l'on considérait préférable de recevoir la visite de son voisin en fin de repas plutôt qu'au milieu. Cette non-hospitalité s'affirme avec encore plus de force quand il

¹⁰ [El que vive muchos años gasta y come mucha sal; y decir que uno «ha comido mucha sal» es decir que ha llegado a viejo; y para decir que uno viva poco, dicen: «Poca sal tú gastas». El vulgo, olvidado desta razón, piensa que el comer sal envejece, y el otro estudiante filósofo quiere dar razón natural, y dice que la sal es adustiva y seca el humor, y así se arrugan y envejecen los que comen mucha sal; mas es porque la comen muchos años. Si dijera que muchachas enferman y mueren de comer sal sólo a escondidas, es verdad; mas no llegan a viejas; ni de comer trigo o barro].

¹¹ « *Opilación* » : 'constipation compliquée d'anémie et pouvant aboutir à une occlusion intestinale'.

s'agit de se défendre de ces sangsues que sont les moines mendiants. Leur salutation, lorsqu'ils pénètrent dans les foyers, reçoit une réponse hostile : « *Dios sea loado. —El pan comido y el corral cagado* »¹² (D 421 r). Voilà le résultat de la visite du moine ! Ces intrusions des moines mendiants sont une situation fréquemment reflétée dans les proverbes, mais celui qu'on vient de citer, avec son dialogue elliptique, illustre particulièrement bien le rejet. Correas ne semble pas considérer cette anecdote comme une fiction humoristique, mais comme une situation réelle et habituelle. Le saisissant et joyeux raccourci scatologique de l'expression (de « *lo comido* » à « *lo cagado* ») montre, toutefois, un haut degré de théâtralisation du réel.

5. Voisinage

La nourriture, dans une économie d'autarcie domestique, donne lieu à des échanges entre familles. Lorsqu'on tue le cochon, c'est l'occasion de faire des cadeaux aux voisins, en sachant qu'ils vous rendront la politesse à leur tour, le temps venu ; on offre, en particulier, du boudin, entre autres raisons parce qu'il ne se conserve pas très longtemps. Si une personne est trop pauvre pour élever et tuer le cochon, elle se retrouve exclue de ces dons réciproques. C'est ce qui, selon le proverbe, arriva à un certain Escalante, écuyer pauvre, personnage sorti tout droit d'une anecdote populaire que Correas expose intégralement pour montrer l'origine de ce bref dialogue proverbialisé : « *En esta casa, ¿han dado morcilla a Escalante? —No. —Pues pase el varal adelante* » (E 1646 r)¹³. Cet Escalante, pour protester contre la mesquinerie des voisins qui l'oubliaient dans la répartition de leurs charcuteries, décide de leur donner une leçon. Le proverbe est la chute de l'anecdote exposée *in extenso* par Correas dans son commentaire en ces termes :

On ne donnait pas de boudin à Escalante, écuyer pauvre, parce qu'il ne tuait pas le cochon ; Escalante, pour laisser croire quand même qu'il tuait le cochon et qu'il saurait rendre la politesse, et pour montrer qu'on agissait mal en ne lui donnant pas de boudin, acheta des tripes et du sang, fit du boudin, et ordonna à deux garçons, après avoir installé les boudins sur une perche, d'aller de porte en porte en demandant : « Ici, a-t-on donné du boudin à Escalante ? ». Et si on leur disait que non, il leur donna la consigne de répondre : « Eh bien, passons notre chemin avec notre perche » ; et de cette façon, ils revinrent avec l'intégralité du boudin à la maison.

Cette anecdote était sans doute déjà en voie d'être oubliée à l'époque de Correas, puisqu'il juge bon de la rapporter en détail pour éclairer le proverbe. Toutefois, on peut penser aussi que, même si les contemporains la connaissaient encore, le vieux compilateur, grand amateur de récits populaires, a

¹² [Con lo primero entra saludando el fraile; lo segundo responde el dueño de casa. Sucede a los hermanos que acogen los frailes en aldeas].

¹³ [No daban morcilla a Escalante, escudero pobre, porque no mataba puerco; y él, para dar a entender que sí le mataba, y las pagara, y que hacían mal en no se las dar, compró unas tripas y sangre y hizo morcillas, y mandó a dos mozos que con ellas puestas en un varal fuesen de puerta en puerta, y preguntasen: «¿Aquí han dado morcilla a Escalante?»; y en respondiendo «no», dijese: «Pues pase el varal adelante»; y así se volvieron con todas ellas a casa].

pu la relater pour le simple plaisir du récit. On remarque que c'est spécifiquement la partie dialoguée de l'anecdote qui est devenue proverbe, pour dénoncer le manque de générosité.

6. Taverne et auberge

Les jeux de mots fleurissent à la taverne ou à l'auberge, sans doute à cause de la bonne humeur ambiante. Les commentaires formulés par Correas à l'occasion de « *El Rey fue viejo a Toro, y vino mozo* » (E 1254 r) contiennent non seulement des explications, mais des références à d'autres énoncés semblables. Correas s'octroie le plaisir de se moquer de la naïveté de l'un de ses prédécesseurs, savant collectionneur de proverbes comme lui, dénommé le *Comendador*, qui avait mal compris cet énoncé, le prenant trop au sérieux :

Le Commandeur n'a pas saisi cette plaisanterie, car il prend au pied de la lettre « il est revenu jeune », attribuant ce phénomène à l'abondance de fruits et d'autres spécialités produites à Toro, alors qu'il y a bien d'autres endroits plus agréables que Toro.

Fig. 4 : Bartolomé Esteban Murillo, « Jeune homme avec une corbeille de fruits »



Et Correas commente que le *Comendador* aurait dû plutôt comprendre que l'expression « *vino mozo* » se disait dans une taverne pour demander à boire de façon amusante au garçon¹⁴, et il ajoute que, dans d'autres proverbes, on fait la même plaisanterie en jouant sur l'ambiguïté du mot « *vino* » : « *Cristo, ¿por quién vino? —Por todos vino* » (C 1133 r) ; « *Una vieja fue a Zaragoza, y vino moza* » (U 123 r)¹⁵.

Les jeux de dés ou de cartes, à la taverne, sont l'occasion de disputes, et il y a toujours des observateurs qui ne prennent pas part au jeu mais regardent les joueurs et font des pronostics. Parmi les nombreux proverbes évoquant cette ambiance, il en est un qui exprime les commentaires de ces observateurs sur les joueurs : « *¿Pícase? A él le costará caro* » (P 474 r). Correas complète la description de l'emploi de ce proverbe par une autre expression usuelle dans ce type de situations : « *Está ciego de puro picado* » : « Il est aveuglé par la colère », mais précise aussi que le proverbe peut s'appliquer à bien d'autres situations qu'aux scènes de cabaret, et signifier, par exemple, que « l'on a du ressentiment face à des mots considérés comme offensants, ou accompagnés d'une attitude discourtoise, lorsqu'on n'a pas été payé de retour »¹⁶.

Fig. 5 : Bartolomé Esteban Murillo, « Enfants jouant aux dés »

¹⁴ [Pide con donaire que el mozo eche vino. Juega de la ambigüedad del vocablo «vino» por «el vino de uvas» y por el pretérito del verbo «venir»; no entendió esta gracia el Comendador, que dize «y volvió mozo», atribuyéndolo a la abundancia de frutas y otras cosas de Toro, habiendo otros muchos lugares muy más deleitosos y agradables. Mejor fuera que entendiera, leyendo «volvió mozo», que se avisa al mozo que vuelva presto del mandado, o que vuelva el asador si está asando; y para con este donaire: volver el plato en la mesa del lado que tiene lo mejor, como se dijo en el otro: «El mundo redondo...». En otros refranes se dice esta mesma gracia ambigua del vino: «Cristo ¿por quién vino?», «Una vieja fue a Zaragoza, y vino moza». Maneras son de pedir de beber]. Ainsi, « *Vino, moza* », en jouant sur le double sens de « *vino* » signifie donc aussi bien « elle est revenue demoiselle » que « Du vin, mademoiselle ! » et « *Vino mozo* », « il est revenu jeune » que « Du vin, garçon ! ».

¹⁵ À la question, « *Cristo ¿por quién vino?* », on attendait la réponse : « *Vino por todos* », « Du vin pour tout le monde ! ». On peut rapprocher ces énoncés d'un proverbe sur sainte Claire : « *Santa Clara nos alumbre, y echá una azumbre* », dans lequel, à la façon familière d'interpeller la fille d'auberge, s'ajoute un élément du décor de la taverne, l'éclairage.

¹⁶ [Cuando uno se pica en el juego, le adivinan su pérdida. «Picarse» es: tomar enojo y cólera de perder, y porfiar a jugar por desquitarse; y dicen: «Está ciego de puro picado». También es: resentirse de algunas palabras tomadas por agravio, y de algún trato descortés, y de mala correspondencia].



Les filles qui servent dans les tavernes doivent se défendre des plaisanteries grasses des clients. Un énoncé relevé par Correas met en scène l'une de ces situations où la souillon remet à sa place le goujat qui lui jette à la figure sa basse condition de servante : « *Si la fregona no fregase el mortero, ¿en qué comería el majadero?* »¹⁷. Le jeu de mots repose sur le double sens de « *majadero* » qui, en espagnol, signifie à la fois 'pilon du mortier' et 'imbécile' et, de plus, il n'est pas interdit de voir ici une allusion érotique assez crue.

L'auberge inspire inmanquablement de nombreuses anecdotes populaires comiques, théâtralisables et transformables en proverbes. Correas cite le proverbe « *Yo que no pago, no tiro* » (Y 132 r), susceptible de bien des applications, mais qui renvoie originairement, selon lui, à une anecdote populaire dans laquelle deux compagnons de voyage partagèrent les frais d'un lit et, lorsque se

¹⁷ [Responde y muerde la moza al que la llama «fregona», y da a entender que no se ha de denostar a ninguno por el oficio y estado en que se sustenta honestamente].

présenta un troisième voyageur à qui il ne restait pas de place pour dormir, décidèrent charitablement de lui laisser gratuitement une petite place au milieu de leur lit. Les deux compagnons se retrouvèrent donc de chaque côté du lit, et, tirant chacun sur la couverture, ils se découvraient mutuellement et se disaient l'un à l'autre : « Ne tirez pas [la couverture], vous me découvrez ! J'ai payé tout aussi bien que vous ! ». Et celui du milieu disait philosophiquement : « Moi qui ne paye pas, je ne tire pas »¹⁸.

7. L'univers féminin

L'univers proprement féminin, en particulier celui de la femme au travail, est également pourvoyeur de nombreuses petites scènes. Filer est considéré comme une tâche pénible, surtout avec certains matériaux, comme on le voit dans le texte d'une chansonnette proverbialisée relevée par Correas : « ¡Oh, qué trabajo es hilar / esta negra de la estopa, / que pone negra la boca / que no se puede hablar! »¹⁹ (O 107 r). Dans un autre énoncé, la femme fait remarquer vaniteusement à son mari qu'elle a bien travaillé au rouet : « *Mirá, marido, mirá lo que hilo* » et Correas précise que l'on dit cela « pour rabattre leur caquet à celles qui se complimentent elles-mêmes »²⁰. Dans « *El huso de plata, bien urde y bien trama. El huso de plata es muy grande* » (E 694 r), et dans « *El huso de plata gran tela saca* » (E 695 r), Correas évoque deux emplois possibles de ces proverbes, selon qui est le locuteur. Cette phrase, d'abord destinée à ironiser au sujet des femmes qui délèguent à d'autres le filage qu'elles n'ont pas eu le temps ou le courage de faire (le « fuseau d'argent » désigne l'argent qui remplace le travail de filage), est aussi considérée par ces mêmes riches paresseuses comme une formule servant à leur propre défense : elles soulignent ainsi qu'elles compensent par une dot confortable les insuffisances d'un maigre travail personnel. Le filage, pour pouvoir être fait en quantité adéquate, demande de réunir une véritable production en équipe des femmes du foyer. Le « fuseau d'argent » sert donc soit à rémunérer des servantes, soit à acheter des écheveaux ou des pièces de tissu toutes faites²¹. Une autre situation d'emploi de ce proverbe, totalement différente, consisterait, pour la ménagère qui a trop peu filé, à s'excuser en disant qu'elle n'est pas de celles qui peuvent remplacer le manque de productivité par ce « fuseau d'argent » tout puissant. La variété des situations d'emploi et la réversibilité de cet énoncé expliquent la présence de quatre variantes citées par Correas, dont deux figurent dans son commentaire : « Avec un fuseau

¹⁸ [Dos compañeros en una posada pagaron una cama para sí; y ofrecióse otro pasajero que no tuvo en qué dormir, y por comedimiento los dos le acostaron consigo en medio de ambos; después, los del canto tiraban de la ropa, y descubriéndose el uno al otro, y decía cada uno al compañero: «No tiréis, que me descubrís; que tan bien pago como vos». El del medio decía: «Yo que no pago, no tiro»].

¹⁹ Cet énoncé est répertorié par Margit Frenk, *Corpus*, 1264, comme le signalent Robert Jammes et Maïté Mir, *op. cit.*, n. 22, p. 606.

²⁰ [Desdeña a las encarecedoras].

²¹ [Dícese esto de las que dan a hilar sus madejas, y echan tela a costa de su dinero; y es disculpa de las que no echan tantas porque son solas en su rueca y hilado; y de otras maneras se varia: «Con el huso de plata...», «Porque tiene buen huso de plata...»].

d'argent... », « C'est parce qu'elle a un fuseau d'argent... ». Sous ces multiples formes, ce proverbe met en scène le regard des villageois, toujours disposés à commenter les qualités et défauts de leurs voisins. Attaque ou défense, cet énoncé fait apparaître l'agressivité, l'envie et la médisance traditionnellement attribuées à l'univers féminin.

C'est encore la crainte d'un travail de filage insuffisant qui est mise en scène dans un proverbe qui, lui, se focalise sur le produit fini, le linge tissé, et en particulier la nappe : « *En nombre de Dios, para manteles hilo; nunca madre quien a nadie los prestare* » (E 1854 r). Il s'agit là aussi de la réplique finale qui clôt une petite scène traditionnelle folklorique dans laquelle, à la thématique précédemment évoquée, se joint la satire des ménagères trop enclines à emprunter. La mise en scène du dépit de la protagoniste n'est pas sans rappeler celle du fameux écuyer Escalante. Le commentaire de Correas explique qu'il s'agit d'une femme qui demandait sans arrêt à ses voisines de lui prêter du linge de table, ce qui avait fini par lasser leur patience et par entraîner leur refus. L'emprunteuse chronique se décida alors à fabriquer elle-même sa toile, et donc, tout d'abord, à filer la quantité de fil nécessaire, chose qu'elle faisait ostensiblement, installée devant sa porte, en disant ces mots : « C'est pour faire des nappes que je file ; maudites soient celles qui n'en prêtent à personne ». Correas croit même nécessaire de tirer au clair la leçon de cette anecdote : « on dit cela à l'encontre de ceux qui veulent toujours se servir de ce qui ne leur appartient pas et qui se vantent de ce qu'ils ne sont pas capables de faire »²². On remarque que le commentaire ne réserve pas l'application du proverbe au sexe faible. Le passage à la forme proverbiale de la chute de cette anecdote témoigne, là encore, de la grande diffusion de cette dernière. On montre ici que les échanges de maison à maison étaient très pratiqués, au point de provoquer des situations abusives. C'est aussi un témoignage de l'habitude des femmes de filer devant leur porte pour prendre l'air et mieux y voir, mais surtout pour exposer leur travail au regard des voisines et bavarder avec les plus proches d'entre elles. Le désir de se venger du dédain des voisines laisse entrevoir des relations parfois conflictuelles.

Filer, dans les deux énoncés précédents, reste l'activité emblématique de la femme vertueuse au foyer, puisque c'est de cela que dépendent les autres tâches ménagères liées au linge : tisser, coudre. C'est aussi l'ardeur au travail dans l'art de filer qui est visée dans le proverbe suivant, qui reprend la conclusion d'une anecdote cruelle où se conjuguent misogynie et scatologie : « *Entrá, veréis hilado de un año y cagado de un mes* » (E 2028 r). Le mari, voulant châtier chez sa femme une paresse répréhensible doublée d'un excessif penchant pour la nourriture, convoque le regard du voisinage pour humilier son épouse, exposant conjointement la très faible production de fil qu'elle a accumulée pendant un an et la très abondante production d'excréments qu'elle a produite seulement

²² [Una mujer pedía manteles prestados a sus vecinas, hasta que las cansó y se los negaron. Ella se determinó a hacerlos y hilarlos, y comenzando a hilar puesta a su puerta, decía, que la vieses: «Para manteles hilo, etc.». Es contra los que se quieren servir de lo ajeno, y hacen fieros con lo que no pueden].

en un mois²³. Là encore, les qualités ménagères se mesurent à la quantité de fil obtenue, et la femme est quasiment considérée comme un animal, sous l'angle de sa production, de sa consommation et de ses déjections, l'idéal souhaité étant celui d'une femme travailleuse et qui mange peu, qui rapporte et ne dépense pas.

Un état d'esprit assez proche, mais mettant en scène cette fois-ci le souci d'une mère de marier sa fille, s'exprime dans cette autre anecdote, dont le proverbe a pérennisé les deux dernières répliques : « *Siete la vacía, y siete la hinche al día. —En tu casa, que no en la mía* »²⁴ (S 771 r). Les qualités ménagères d'une femme se mesurent au nombre d'écheveaux filés, que l'on met bien en vue pour la rendre intéressante aux yeux d'un éventuel prétendant. L'anecdote met en scène la mère qui négocie le mariage de la fille et fait tout son possible pour attirer le futur gendre :

Une femme qui était en pourparlers pour marier sa fille l'installa avec un rouet et cinq ou six tresses d'écheveaux de fil à côté d'elle, pour la faire passer pour une bonne ménagère, et elle lui dit : « Reste là, untel va passer, tu parleras avec lui, je vais lui faire signe ». Celui qui devait devenir le fiancé se présenta et trouva la jeune fille avec un grand plat de mie de pain. La mère volontairement s'attarda dans sa promenade et, rencontrant sur le chemin du retour le jeune homme, lui demanda comment cela s'était passé avec sa fille, et il lui dit que très bien et elle, insistant pour en faire la louange, dit : « Sept fois par jour, elle le vide et que sept fois elle le remplisse », entendant par-là le rouet. Le garçon, lui, comprit qu'elle parlait du plat et rétorqua : « Chez toi, [mais] chez moi, pas question ! ». Et il renonça à ce mariage.

On retrouve dans ce conte-là les deux mêmes ingrédients que précédemment, l'exposition au regard d'autrui du travail de filage comme preuve d'excellence domestique et la crainte d'épouser une femme dépensière, qui ne pense qu'à manger.

Comme filer était une tâche pénible, les ménagères repoussaient volontiers à plus tard cette corvée. Témoin en est ce personnage de vieille femme qui, en pleine crise de rhumatismes, par une nuit, glaciale, s'exclame qu'il va bien falloir qu'elle se décide à fabriquer une couverture ; mais, dès qu'elle va mieux et que le soleil brille, ses bonnes intentions s'envolent : « *Si Dios de aquí me levanta, yo hilaré una manta... Sol y día bueno, ¿qué manta y qué duelo?* »²⁵ (S 340 r).

²³ [Es el cuento: que una mujer harona y comedora se quería acreditar de hacendosa con su marido, y cada vez que él venía, decía: «Mazorcas, al mazorcal, donde las ciento y veinte están». Pareciéndole al marido, según aquello, que ya habría tela, preguntó que cuándo la echaba; y averiguado que no había sino unos pedazos de mazorcas, enojado desto, puso una tinaja adonde la mandó que cagase, y no en otra parte. De ahí a un mes estaba ya llena, y entonces, por correrla, llamó los vecinos, diciendo: «Entrá, y veréis hilado de un año y cagado de un mes», mostrando la tinaja y los pedazos de mazorcas que sacó de tras una arca. Es baldón de flojas y comilonas].

²⁴ [Una mujer tenía en habla para casar una hija, y púsola una rueca y cinco u seis mazorcas hiladas junto a sí para que pareciere casera, y dijola: «Estáte aquí, que fulano te ha de venir a ver; hablarás con él, que yo le voy a llamar». Vino el que había de ser novio, y halló la moza con una barreña de migas. La madre, de industria, tardó, y encontrando al mozo en el camino, preguntóle qué hacía su hija; él dijo que buen oficio; repitió ella alabándola: «Siete la vacía, y siete la hinche al día», entendiéndolo por la rueca; el mozo lo entendió por la barreña, y añedió (sic): «En tu casa, que no en la mía»; y apartó el casamiento].

²⁵ [Decía una vieja esto de noche con el frío; y con el día bueno arrepintióse, y no tenía gana de hilar. Otros dicen: «Si Dios de aquí me levanta, mañana compraré una manta»; o «Si yo llego a mañana, compraré una manta». Lo semejante sucede a muchos].

Fig. 6 : Bartolomé Esteban Murillo, « Vieille femme à la quenouille »



Fig. 7 : Francisco Zurbarán, « Vieille femme filant »



Les scènes de travail du fil et de la laine donnent lieu à d'innocentes plaisanteries, comme la petite farce que l'on fait traditionnellement à une femme occupée à filer en lui disant, en même temps qu'on lui défait pour rire son écheveau : « *Y la más cuerda, de lana* », en jouant sur le double sens de « *cuerda de lana* » ('corde', 'fil de laine'), et « *cuerda* », féminin de l'adjectif « *cuerdo* » ('sage', 'avisé'). Cette phrase taquine revient à formuler un compliment sur la sagesse de la femme occupée à filer, activité qui, là encore, semble refléter plus que toute autre la vertu féminine au quotidien²⁶. Cette façon de dévider l'écheveau (« *deshacer la rueda* ») peut aussi, à l'occasion, prendre une signification érotique, comme dans cette autre expression, moins innocente, réponse d'un homme à des femmes qui le taquent sur sa virilité, et qui leur rétorque à mots couverts, en accompagnant sans doute ses paroles d'un geste suggestif : « *Para las que hilan, que yo devano* »²⁷ (P 177 r).

²⁶ [Con esto deshacen la rueda a las mujeres, hablando de su discreción, con gracia de la equivocación; de «cuerda», por la bien entendida, y por la «cuerda» de hilo y lana].

²⁷ [Responde que es hombre para hacer, y no ser paciente, a pullas que le echan tratándole de hembra]. Le geste de filer et celui de tisser, par leur régularité et les accessoires employés, ont facilement des connotations érotiques. Parmi les nombreux exemples, citons : « *Niña, ¡y con un pie tejes!; ¡por tu vida, no lo dejes!* » (N 403 r). La popularité de ce proverbe est attestée par le fait qu'il en a généré un autre, plus évocateur encore, dont la deuxième partie est une réplique très crue de la jeune femme à l'exclamation du galant : « *Niña, ¡y con un pie tejes! —Y con dos a veces; o Y con el culo a veces* » (N 404 r).

Les proverbes abondent en phrases ironiques sur la vanité en général. Un excès de compliments au sujet de quelqu'un peut exaspérer les jaloux ou les sceptiques, qui s'exclameront alors : « *¿Adónde pondremos este santo?* »²⁸ (A 235 f). Mais, si cela concerne une femme, ils pourront aussi ajouter à la litanie des qualités évoquées devant eux un très ironique « *Y hace un pan como unas nueces* » (Y 9 r), épinglant la ménagère à propos d'une activité domestique elle aussi fortement chargée de valeur symbolique, la fabrication du pain, et se moquant de la taille ridiculement petite des pains qu'elle façonne²⁹.

Le regard des voisins est très souvent mis en scène dans les proverbes et d'autant plus lorsque l'énoncé est issu d'une histoire drôle. La sincérité des « *beatas* », dévotes censées mener une vie d'austérité, est mise en doute dans « *De esas coladas se hicieron esas papadas* » (D 148 r) : les voisins d'une sainte femme remarquèrent qu'il y avait bien souvent de la fumée qui sortait de sa cheminée, plus souvent que des autres maisons. Lorsqu'ils lui en demandèrent la raison, elle leur répondit que c'était parce qu'elle faisait des lessives (« *coladas* »), mais, vérification faite, les voisins découvrirent que cette femme, loin de pratiquer le jeûne, avait sans cesse sur le feu grillades et pot-au-feu et, entrant dans son jeu, ils firent ce commentaire ironique : « *De esas coladas se hicieron esas papadas* », se moquant, au passage, de son double menton (« *papadas* »), assez surprenant chez une personne censée mener une vie ascétique³⁰. Dans un autre proverbe, le pot-au-feu est l'occasion de se réconcilier autour d'une bonne table : les rapports entre voisines dégénèrent facilement, mais on se réconcilie tout aussi vite, comme l'exprime « *Hoy putas, y mañana las ollas juntas* » (H 594 r). Les femmes du peuple qui se chamaillent reprendront leur entr'aide domestique, se passant l'une à l'autre un reste de pot-au-feu, ou mangeant ensemble autour de la même marmite³¹.

Les proverbes mettent cependant plus rarement en scène le rapprochement avec le voisin que son rejet, surtout si le voisin se montre envahissant et manifeste des marques de compassion trop appuyées pour être sincères, à l'occasion d'un deuil, par exemple : « *Quien quisiere llorar, traiga aceite* » vise, selon Correas, « les consolateurs qui s'éternisent entraînant des dépenses d'huile d'éclairage, et font perdre le temps et usent la patience de ceux qu'ils consolent. Cette phrase feint de reprendre les propos prononcés par une veuve à l'intention des voisines qui venaient passer la veillée avec elle, sous prétexte de la consoler »³².

²⁸ [Cuando se estima y mira mucho por una persona].

²⁹ [Por burla y fisga añaden esto a lo que otros dicen alabando a una mujer: «Tiene esto y esto bueno. —Y hace un pan, etc.».]. Robert Jammes et Maïté Mir soulignent que le mot « *pan* » et le mot « *nueces* » peuvent avoir une connotation érotique, *op. cit.*, n. 4, p. 821, et renvoient à Louis Combet, *Lexicographie et sémantique*, p. 248-250.

³⁰ [Notaron los vecinos de una beata que por su tejado salía más veces humo que de otras casas, y preguntábanla qué hacía; respondía que colaba; púsolos en sospecha tanto colar, y averiguaron que de la olla y asados se causaba el humo, y dijéronla: «De esas coladas se hacen esas papadas», casi a sentido del colar, aludiendo a las puchadas del colar madejas, mas con estotro: por las papadas de su cara; y el colar, comiendo, por su garganta]. « *Colar* » : 'faire la lessive', mais aussi 'avalier une boisson' ; « *papar* » : 'avalier' ; « *papada* » : 'double menton'.

³¹ [Que mujercillas que riñen y se llaman tales nombres, presto vuelven a ser amigas].

³² [Contra cansados consoladores, que lo toman de espacio y gastan el aceite, y el tiempo y sufrimiento a los que

Dans le même esprit, on suspecte la voisine qui se présente sous prétexte de demander les ingrédients d'une sauce de venir, en réalité, aux nouvelles : « *Por agraz vendrá la falsa, para la salsa* »³³ (P 641 r). Le mot « *agraz* » ('verjus', le suc acide du raisin vert), est d'ailleurs souvent employé pour refléter l'acidité des relations humaines (« *echarle a uno agraz en el ojo* » signifie 'piquer au vif quelqu'un').

La théâtralité des proverbes se prête particulièrement bien aux petites scènes qui mettent en cause les deux partenaires du couple. Le dialogue peut prendre une forme complexe et s'étendre à un échange de pas moins de quatre répliques, comme dans l'anecdote suivante qui se maintient presque dans son intégralité en passant de l'univers du conte à celui du proverbe, et où une fiancée à l'esprit pragmatique s'interroge froidement :

*Estoy pensando, y es de pensar: si el novio no tiene nada, ¿para qué me he [de] casar? — ¿Conténtaos la platada?*³⁴ — *Conténtame y agrada. — Pues, a casar; casada* (E 2448 r).

Le commentaire de Correas est ici plus court que le dialogue proverbialisé, l'énoncé étant assez explicite. La froideur de la jeune fille, à laquelle répond sur le même registre le fiancé, sans se laisser démonter, rappelle que les mariages étaient surtout un contrat financier. Correas commente :

C'est l'histoire d'une fiancée qui ne se décidait pas à dire oui ; le fiancé l'informa [de la fortune qu'il possédait], alors la fiancée prend, satisfaite, le chemin du mariage³⁵.

Les approches entre garçons et filles dans la formation des couples donnent lieu à des anecdotes dans lesquelles c'est parfois la jeune fille qui s'affirme avec le plus de vigueur. Correas en donne un exemple dans son commentaire du proverbe « *Calzadas las tienes, nunca las riesgues* » (C 193 r). C'est l'histoire d'une fille qui, désirant paraître à son avantage aux yeux d'un jeune homme, convint avec un garçon que, lorsqu'ils se trouveraient au coin du feu, et qu'elle serait assise du côté vers lequel s'en allait la fumée, il dirait : « La fumée va vers les jolies filles », et qu'en récompense, elle lui offrirait des braies ; et elle les lui offrit, et il les mit sur lui. Donc, en présence du jeune homme convoité, et alors qu'elle était sous la fumée, le garçon avec qui elle était de mèche dit, par erreur, ou par malice : « La fumée va vers les morveuses », ce que voyant, la jeune fille, mécontente, répondit : « Puisque tu portes déjà les braies, prends garde de ne pas les perdre ! » ou « Tu les as déjà sur le cul, ne prends pas le risque de les perdre ! »³⁶. C'est en effet sous la double version

consuelan. Fíngese por dicho de una recién viuda a las vecinas que se iban con ella a hacer velada, en son de consolarla].

³³ [Hay personas de necia curiosidad que, por saber lo que hay en la casa ajena, van o envían a ella con algún achaque].

³⁴ Robert Jammes et Maïté Mir, *op cit.*, n. 358, p. 354, précisent : « *platada*: 'cuanto cabe en un plato', en los léxicos de Borao, Pardo Asso y José María Iribarren (*Voc. Navarro*) ». On pourrait aussi voir dans « *platada* » l'augmentatif de « *plata* » ('l'argent') : 'une grande quantité d'argent'.

³⁵ [Cuento es de una novia que estaba pensativa; informóla el novio, y ella satisfecha va contenta al tálamo].

³⁶ [Una moza deseaba parecer hermosa a un mozo, y concertó con un muchacho que, estando a la lumbre y ella al lado donde iba el humo, dijese: «El humo se va a las hermosas» y que le daría unas bragas; y se las dió y él las puso. Estando pues el mozo presente y la moza ahumándose, dijo el muchacho, equivocándose o con malicia: «Allá se va el humo a las mocosas»; a esto la moza, descontenta, respondió: «Calzadas las tienes, nunca las riesgues»; o «En el culo las tienes, nunca las riesgues»].

édulcorée de « *Calzadas las tienas, nunca las riesgues* » et plus crue de « *En el culo las tienas, nunca las riesgues* »³⁷ que la dernière réplique acidulée de cette historiette rappelant notre « Il ne faut pas vendre la peau de l'ours... » a été immortalisée.

Une histoire drôle diffusée au Siècle d'Or et résumée dans le proverbe suivant montre encore l'initiative qu'on s'attendait à voir prendre aux jeunes filles au moment d'entamer une relation amoureuse : « *Hallado habéis la gritadera* »³⁸ (H 171 r).

Une jeune fille et un jeune homme revenaient de la ville sur leurs bourricots, et elle, de façon intentionnée, faisant semblant de craindre pour sa personne, lui dit : « Et si tu descendais de ta monture et si tu osais... ». Il la comprit parfaitement et lui dit qu'il le ferait volontiers, mais qu'il était très encombré avec ce qu'il emportait, à savoir : une lance, une chèvre, une corde, une poulette, une marmite et un oignon. Elle répliqua astucieusement : « Et si tu plantais la lance dans le sol et si, avec la corde, tu attachais la chèvre, et si tu mettais la poulette dans la marmite et que tu refermes avec l'oignon en guise de couvercle ? » Il lui répondit : « Et si tu pousses des cris ? » Ce à quoi elle rétorqua : « Ça y est, tu l'as trouvée, la fille qui pousse des cris ! »

Histoire qui selon Correas, laisse entendre que les femmes sont fort imaginatives quand il s'agit d'obtenir ce qu'elles désirent et ce qui va dans le sens de leur plaisir. Au charme incantatoire de l'énumération « *Una lanza, una cabra, una sogá,...* » renforcé par le jeu des sonorités (« *polla, olla, cebolla* »), s'ajoute une chaîne quasi-complète d'expressions à double sens érotique. Au-delà de l'énumération de tout l'attirail qu'un jeune paysan peut ramener du marché de la ville, les suggestions de la jeune paysanne tournent toutes autour du même sujet : « *hincar la lanza en el suelo* » ('*futuere*'), « *poner la polla* » (« *polla* » signifie 'poulette', mais aussi 'penis') *en la olla* (« *olla* » : 'marmite' et 'cunnus') », « *tapar la olla con la cebolla* » (« *cebolla* » : 'oignon' et 'penis'). Seule l'expression « *atar la cabra con la sogá* » est un peu moins transparente, encore que « *atar* » puisse signifier 'presser', 'serrer' et « *cabra* », dans certaines poésies érotiques, puisse désigner les testicules³⁹. Il existe un autre énoncé proverbial qui se termine par la même phrase (« *Hallado habéis la gritadera* »⁴⁰) et à propos duquel Correas renvoie au texte que nous venons de

³⁷ À propos de la variante « *En el culo las tienas, nunca las riesgues* » (E 1595 r), on trouve, dans l'édition Jammes-Mir, une note sur « *riesgues* » (n. 195, p. 313), qui renvoie à Corominas, t. 3, art. « *rasgar* », et où ce verbe est interprété comme subjonctif de « *resgar* », forme ancienne de « *rasgar* ». Mais cela pourrait aussi être une forme apocopée de « *arriesgar* ».

³⁸ [Dicen este chiste: que una moza y un mozo volvían de la villa en sus borricas, y ella con afición le dijo, como que dudaba de su seguridad: «Si ahora tú te apeases y te atrevieses...». Él la entendió, y dijo que sí hiciera, mas que iba muy embarazado con lo que llevaba, que era: una lanza, una cabra, una sogá, una polla, una olla, y una cebolla. Ella replicó con la traza: «¿Y si hincases en el suelo la lanza, y con la sogá atases la cabra, y en la olla metieses la polla y la tapases con la cebolla?» Él dijo: «¿Y si das gritos?» A esto respondió ella: «Hallado habéis la gritadera». Dase a entender que las mujeres para lo que quieren son prontas en trazas, y todos (sic) para sus gustos].

³⁹ Voir le très utile lexique placé à la fin de *Poesía erótica del Siglo de Oro, con su vocabulario al cabo por orden de ABC*, Pierre Alzieu, Yvan Lissorgues, Robert Jammes, Toulouse France-Ibérie Recherche/Université de Toulouse-Le Mirail, 1975, et en particulier, voir en note, p. 280-281, un texte (« *Tenia una viuda triste...* », publié dans la deuxième partie de la *Flor de romances* de 1591), où apparaissent nettement les connotations érotiques que l'on donnait à divers légumes du jardin.

⁴⁰ *Gritadera* serait l'équivalent de *gritadora*, selon la note 244 de Robert Jammes et Maïté Mir, *op. cit.*, p. 69, qui

citer. Il s'agit d'un autre type de dialogue, allusif et crypté, encore qu'assez explicite⁴¹ : « Alors que nous sommes tous les deux tout seuls, tu restes planté là, et moi pareil, tu ne me demandes rien et je ne te donne rien. —Si je te le demande et que tu ne me le donnes pas, à quelle peine tu t'exposeras ! —Si tu me le demandes et que je ne te le donne pas, que plus jamais je ne me lève de là. —Oui, mais tu vas crier. —Ça y est, tu l'as trouvée, la fille qui pousse des cris ».

Ce n'est pas tout à fait une coïncidence si, dans une autre historiette à double sens, on retrouve réunies la même « olla » et la même « cebolla » : *Hierve*⁴², olla, y cuece, cebolla; contarte he de la noche de mi boda »⁴³ (H 399 r). Cette histoire de vieille femme attaquée par un voleur reprend le très ancien motif de « l'assaut donné par des voleurs » qui en réalité exprime symboliquement un assaut sexuel, motif que l'on trouve déjà dans le conte 16 (*Elephantinus*) du *Sendebär* (XIII^e siècle)⁴⁴. Le conte relaté par Correas pour illustrer et éclairer la réplique proverbialisée citée est le suivant :

Un voleur entra un jour dans la maison d'une vieille femme, et elle le vit, mais, effrayée, elle fit comme si de rien n'était et eut recours à une ruse qui consistait à se mettre à parler avec sa marmite et avec l'oignon qui cuisait dedans : « Bous, ma marmite, et, toi, cuis, mon oignon ; je vais vous raconter ma nuit de noces », pour que le voleur puisse croire qu'elle était distraite et ne faisait pas attention à lui et pour que les voisins puissent entendre qu'elle parlait à quelqu'un. Elle continua en racontant tout ce qui s'était passé le jour de ses noces, la fête et le repas : « et à la fin de la journée, tout le monde est parti, et le jeune marié s'en est allé au lit et moi, j'étais toute honteuse, et lui, il me disait : —Viens te coucher !, et moi je répondais : —Je ne veux pas y aller..., jusqu'à ce qu'à la fin, il se lève et me saisisse par la main, et alors j'ai crié : « Au secours, mes voisins ! Au secours, mes voisins ! ». Et, pour dire ces mots, elle haussa fortement la voix, et tout le voisinage se précipita pour voir ce qu'elle avait, lui demandant : « Qu'est-ce qui vous arrive ? » ; et elle dit à ses voisins : « Voyez donc, en plein mois de janvier, quel beau poulet j'ai dans mon poulailler », et ainsi ils purent s'emparer du voleur.

D'autres énoncés soulignent les connotations que prend au Siècle d'Or le rapprochement entre la

propose une série d'exemple de mots terminés par cet ancien suffixe en *-era* : *vendimiadera, tejedera, emprestadera, medidera, bailadera*.

⁴¹ [Como nos estamos entrambos a dos, ni tú me lo pides, ni yo te lo doy. —Si yo te lo pido y no me lo das, ¡en qué vergüenza me meterás! — Si tú me lo pides y no te lo doy, no me levante de donde estoy]. Ou encore : [Como nos estamos entrambos a dos, tú te estás, yo me estoy, ni tú me lo pides, ni yo te lo doy. —Si yo te lo pido y no me lo das, ¡a qué pena te pondrás! —Si tú me lo pides y no te lo doy, no me levante de donde estoy. —Sí, mas gritarás.— Hallado habéis la gritadera].

⁴² Hervir el puchero o hervir la olla a également un deuxième sens érotique, comme l'atteste le sonnet « Soñando estaba anoche Artemidora », cité dans Pierre Alzieu... *op. cit.*, p. 245, v. 3 : « hirvió el puchero, derramóse el caldo ».

⁴³ [Componen este cuento: que a una vieja se la entró en casa un ladrón, y ella le vio y disimuló de miedo, y usó este ardid de ponerse a hablar con una olla y la cebolla que cocía, diciendo: «Cuece (sic), olla, y cuece, cebolla; contarte he de la noche de mi boda», para que el ladrón entendiese que estaba descuidada, y los vecinos reparasen en oirla hablar. Prosiguió diciendo todo lo que pasó en la boda, de fiesta y cena: y al cabo se fueron todos, y el novio se acostó; yo tenía vergüenza y no me quería acostar; él me llamaba: «Vente acostar»; yo decía: «No me quiero acostar»; hasta que él se levantó y me asió por la mano, y di voces: «¡Acorrème, vecinos! ¡Acorrème, vecinos!». Alzó aquí el grito, y vino la vecindad a ver qué tenía, preguntando: «¿Qué habéis ?»; y dijo a los vecinos: «Mirad, por el mes de enero, qué pollo tengo en el mi pollero»; y así cogieron al ladrón].

⁴⁴ *Sendebär*, éd. de M^a Jesús Lacarra, Madrid, Cátedra, 1989, p. 126-127 : « dieron salto en ella los ladrones ».

« olla », la « polla » et le verbe « hervir » : « ¿Cómo quieres la polla? —Al hervor de la olla. — ¿Cómo quieres el güevo? —Asadito le quiero » (C 766 r).

Fig. 8 : Bartolomé Esteban Murillo, « Vieille femme avec une poule »



Le remariage d'une veuve soulevait parfois des réticences dans son entourage, comme, par exemple, celles qu'exprimait un grand fils étudiant qui, comme tel, avait attrapé la gale, et qui n'approuvait pas la perspective de remariage de sa mère. Il se grattait beaucoup et s'écorchait à vif. Et la mère le menaça de se remarier s'il continuait à se gratter ainsi. Ceci donna au garçon le courage de ne pas se gratter, et on lui imposa un délai de trois jours sans grattage, sous peine de voir sa mère se remarier. Le garçon tint bon pendant deux jours et, le troisième, ne supportant plus la démangeaison, il se mit à nouveau à se gratter avec délectation, et dit, résigné : « *Casaos, madre* » (C 379 r). Correas écrit que ce proverbe « s'applique à ceux qui se montrent tolérants à l'égard des vices des autres, à condition que l'on ne fasse pas de commentaires sur leurs propres défauts ». L'originalité de la glose de Correas tient ici à ce que cette interprétation, proposée, comme de coutume, après l'anecdote intégrale, est accompagnée d'une indication d'emploi très

concrète : « *Es el chiste en alabanza del rascar* » (« C'est la blague qui vante les bienfaits du grattage »), l'emploi de l'article défini (« la » blague) suggérant implicitement la grande popularité de cette anecdote⁴⁵.

Toujours pour souligner ironiquement l'empressement des femmes à se remarier, on trouve, passée à l'état de proverbe, la réponse d'une femme, au chevet de son mari gravement malade. Quand celui-ci lui murmura : « Redresse mon oreiller, la patronne » ; elle comprit de travers et crut qu'il lui disait que lorsqu'il serait mort, il fallait qu'elle se remarie, et elle lui répondit : « *¿Que me case? Que me place, mi apiadado* » (Q 85 r), montrant qu'elle avait déjà beaucoup pensé à cette éventualité, et révélant « combien certaines femmes souhaitent vivement remplacer leur mari et ne pas rester veuves »⁴⁶. La réplique est composée de plusieurs éléments : elle reprend la phrase du mari telle qu'a cru l'entendre la femme, suivie de la réponse de celle-ci. C'est un assez rare exemple de dialogue complet, à deux répliques, qui est mis en scène dans ce proverbe.

Une autre histoire drôle ayant pour protagoniste une veuve rappelle que l'enterrement était l'occasion d'invitations collectives et permettait de faire bombance, mais aussi que les veuves étaient considérées comme objet de désir. Le proverbe lui-même est un dialogue composé de ce qui semble, au premier abord, être une déclaration d'amour enflammée, suivie d'une réponse en décalage : « *Morenita de mis ojos, quémasme y abrásasme. —Era buena, en buena fe* »⁴⁷ (M 1103 r). Cet échange verbal, obscur à première vue, demande des explications, fournies fidèlement par Correas : il s'agit d'une veuve qui

au moment de l'enterrement de son mari, donna au sacristain un boudin grillé que l'on mit à rôtir et, juste au moment où l'on enlevait le boudin du tournebroche, les gens qui venaient assister à l'enterrement arrivèrent, et le sacristain n'eut d'autre possibilité que de cacher le boudin brûlant dans sa chemise et, au lieu des répons, il se mit à chanter : « Brunette de mon cœur, tu me brûles et tu m'embrases », et il disait cela à l'intention de la veuve, mais la veuve et la belle-mère crurent que c'était un compliment concernant le boudin et répondirent : « Un beau morceau, vraiment ! »

phrase qui ne fait que souligner encore mieux l'érotisation du contexte. Dans son commentaire, Correas, sans doute par décence lui aussi, n'explore pas jusqu'au bout les connotations érotiques de cette petite histoire de boudin brûlant.

⁴⁵ [Es el chiste en alabanza del rascar: que una viuda tenía un hijo estudiante con sarna, y no gustaba que su madre se casase; él rascábase mucho, y llagábase; y la madre le amenazó que se casaría si se rascaba. Él se animó a no rascarse, y pusieron tres días de plazo, so pena de casarse. Él sufrió los dos, y al tercero, no pudiendo sufrir la comezón, comenzó a rascar de gana, diciendo: «Madre, casaos». Aplícase a los que consienten a otros sus vicios, porque les disimulen los suyos].

⁴⁶ [Un enfermo dijo a su mujer: «Álzame esta almohada, nuestra ama». Ella entendió que la decía que en muriéndose él, que se casase, y respondió: «¿Que me case? Que me place, el mi apiadado». Da a entender que lo tenía en pensamiento; y el deseo que algunas tienen de mudar marido, y no estar viudas]. « Apiadado » : 'compatissant'.

⁴⁷ [Dicen este chiste: que al tiempo de un entierro la viuda dio una morcilla al sacristán y pusiéronla a asar, y al sacarla del asador llegó la gente, y no hubo remedio sino meterla en el seno así caliente, y en lugar del responso comenzó a cantar: «Morenita de mis ojos, quémasme y abrásasme»; él decía por la viuda, a quien tenía afición, y ella y la suegra echáronlo a la morcilla, y respondieron: «Era buena, en buena fe»].

Il était de bon ton, en société, de rivaliser entre époux sur l'intensité de l'amour réciproque que l'on portait à son conjoint et de proclamer qu'on l'aimait trop pour lui survivre. La sincérité, chez les femmes, de ces déclarations est mise en doute par une historiette plaisante qui réussit à montrer à la fois la stupidité et l'hypocrisie de la protagoniste féminine, confondue par la bourle ourdie par son propre mari : « *Muerte pelada*⁴⁸, *veis allí a mi marido detrás de la albarda* »⁴⁹ (M 1303 r). Correas relate dans son entier le conte d'où est issue cette réplique proverbialisée :

Une femme disait à son mari qu'elle voulait que la mort vienne la prendre en premier. Lui, pour la mettre à l'épreuve, pluma un coq et conta à sa femme quel aspect avait la Mort, et [lui dit] qu'elle devait venir le chercher, et qu'elle voie si elle voulait partir avant lui, et il se cacha derrière le bât . Le coq déplumé de la basse-cour, celui qui jouait le rôle de la mort, entra. La femme, dès qu'elle le vit, dit alors : « Mort déplumée, mon mari est là, caché derrière le bât ». Ce qui signifie que, face à la mort, chacun préfère pour lui la vie, comme le montre encore cette autre histoire du vieillard qui revenait chez lui, épuisé par le fagot de bois qu'il portait ; et, l'ayant posé par terre, il appelait la Mort pour qu'elle le libère de cette vie d'épreuves ; la mort se présenta et lui demanda : « Que veux-tu ? », et il lui répondit : « Que tu m'aides à porter ce fagot de bois ». Cela laisse entendre [conclut Correas] que chacun veut vivre, même si c'est aux prises avec les pires difficultés.

On voit comment Correas procède par agglutinement d'exemples dans ses commentaires, mêlant les fables classiques, comme celle du Vieillard et la Mort, avec les histoires comiques populaires.

8. Le couple

Ces anecdotes familières permettent d'entrer dans l'intimité du couple. C'est le cas de la réplique suivante, devenue proverbe : « *Ya no es nadie, que yo era* » (Y 43 r), qui fait partie d'une petite scène domestique où un mari, après en avoir convenu avec son épouse, vient rejoindre nuitamment celle-ci, en prenant de grandes précautions pour ne pas être entendu par les parents qui vivent sous le même toit. Mais, se prenant les pieds dans un obstacle, il fait grand bruit et se fait mal, ce qui réveille toute la maisonnée et surprend l'épouse qui demande : « Qui est là ? ». Le mari, confus répond : « Cela n'est plus personne, c'était juste moi »⁵⁰, faisant allusion aux effets collatéraux de la frayeur sur sa virilité. Cette petite scène illustre plaisamment la pudeur et la discrétion avec laquelle

⁴⁸ Robert Jammes et Maïté Mir, *op. cit.*, n. 242, p. 537, indiquent : « *Según Alcalá Venceslada, la Muerte pelada (como la Muerte en cueros) es la representación de la Muerte en esqueleto; cita dos textos del siglo XVII* ».

⁴⁹ [Dicen este cuento: que una mujer decía a su marido que la muerte viniese primero por ella; él, para probarla, peló un gallo, y dijola de qué hechura era la Muerte, y que había de venir por él, que viese si quería ir primero con ella; dijo ella que sí, y él escondióse detrás de la albarda. Entró el gallo pelado del corral, que hacía el personaje de la Muerte. La mujer, en viéndole, dijo: «Muerte pelada, veis allí a mi marido detrás de la albarda». Sinifica que en caso de muerte cada uno escoge para sí la vida, conforme a la fábula del viejo que venía cansado con un haz de leña, y echándole en el suelo llamaba a la Muerte que le sacase desta vida de afán; vino la Muerte, y preguntóle: «¿Qué quieres?»; él respondió: «Que me ayudes a cargar este haz de leña». Da a entender que cada uno desea vivir, aunque sea con trabajo]. Il existe dans le *Vocabulario*... une variante de ce dicton : « *Muerte pelada, acá está mi marido tras la cama* » (M 1302 r).

⁵⁰ [Un desposado tenía concertado con la esposa de entrar a estar con ella una noche e iba descalzo porque no le sintiesen los padres, y llegando ya al aposento, estropezó y hirióse mal; ella, al golpe, preguntó: «¿Quién está ahí?»; él repondió: «Ya no es nadie, que yo era», porque no quedó de provecho para aquella noche].

se produisaient les rapports conjugaux dans ces foyers où cohabitaient plusieurs générations. Ces amours conjugales s'entourent d'autant de précautions que s'il s'agissait d'amours clandestines. Le principal ingrédient du succès de cette historiette, l'allusion à l'impuissance subite et à la déconfiture du mari maladroit, vient s'ajouter au comique mécanique et déshumanisant du thème de la chute.

La nuit de noce est l'objet de nombreux récits qui laissent entrevoir les coutumes du Siècle d'Or. Traditionnellement, dans les familles aisées, on servait aux jeunes mariés, au lendemain de la nuit de noces, une poule-au-pot. Ainsi, « *dormirse a la gallina* » (« s'endormir au moment de la poule »), pour un jeune époux, signifie qu'il n'a pas accompli son devoir conjugal, ce qui, même pour une innocente jeune épousée, est inquiétant : « *Lloraba la novia, aunque niña, porque el novio se durmió a la gallina* »⁵¹ (L 140 r).

Une autre petite scène de conte populaire montre une déception semblable, due, cette fois-ci, à la timidité de l'épouse et à la lenteur de réaction du jeune marié, qui finit par protester, à l'aube, contre sa femme qui s'était tournée vers la muraille pendant toute la nuit de noces : « *A mí os dieron, que no a la pared* » (A 534 r), énoncé à rapprocher de « *Agora no es hora de bésame esposa* » (A 984 r), autre proverbe sur le thème de la nuit de noce non aboutie par manque d'initiative.

La flamme conjugale déclinante est l'occasion d'innombrables plaisanteries comme « *Ved, marido, si queréis algo, que me quiero levantar. —Mujer, no seáis tan pesada, levantaos, que no quiero nada* » (V 111 r).

Les proverbes ne perdent pas une occasion de parler, à mots couverts ou de façon crue, de la sexualité. L'un d'eux réussit le double exploit de vanter les bienfaits quasi-miraculeux des rapports conjugaux et de brocarder les médecins et leurs ordonnances : « *De esos caldos denla hartos; o De esos caldos, váyanla dando* »⁵² (D 152 r) :

Une femme était sur le point d'expirer, et le médecin la croyait perdue ; le mari, qui venait de loin, arriva et se coucha avec elle. Le lendemain matin, le médecin la trouva guérie et demanda ce qu'on lui avait donné. —Du bouillon, lui dit-on ; ce à quoi il répondit « De ce bouillon, donnez-lui en à volonté, ...qu'on lui en donne sans interruption ».

Dans « *Cuando estuvieres con tu mujer vientre con vientre, no la digas cuanto se te viniere a la miente* » (C 1310 r), le proverbe ajoute au plaisir d'évoquer une scène de sexualité (de façon très terre-à-terre, tout en employant une périphrase édulcorée) le conseil utile de garder la discrétion sur

⁵¹ [Esto es: a la mañana, al tiempo que les habían de dar a almorzar la gallina, que se usa dársela a los novios a la mañana de la primera noche que se juntan, entre personas ricas].

⁵² [Una mujer estaba para espirar; desahuciada del médico; vino el marido de fuera y acostóse con ella; a la mañana el médico la halló buena, y preguntó qué la habían dado; dijeron que unos caldos; él dijo: «De esos caldos denla hartos... váyanla dando»]. On peut aisément rapprocher ce « caldo » (ou « caldillo ») de celui qui est cité dans deux « seguidillas » (n. 13 et 22), dans Pierre Alzieu, Yvan Lissorgues et Robert Jammes, *op. cit.*, p. 265-266 : « A la media noche / pidió la niña / unos tragos de caldo / sin escudilla /. Guíseme caracoles / señora madre, / quel caldillo del cuerno / bueno me sabe ».

l'oreiller⁵³. Pas très éloignée de la scène précédente est cette autre, « *Por Dios, Alonso, tiénesme debajo y pídesme lo otro ; o el quillotro* » (P 697 r). Cette réplique devenue proverbe peut s'utiliser comme exclamation dédaigneuse, en guise de juron, explique Correas⁵⁴. Mais la prudence du vieux « *Maestro* » lui interdit de formuler aucun commentaire sur le sens littéral de cet énoncé.

Hormis le thème du devoir conjugal, l'un des sujets qui revient le plus fréquemment, parmi les petites scènes de la vie du couple, est celui du repas préparé par la femme en attendant le retour de son mari qui travaillait aux champs ; comme l'époux tarde souvent à rentrer, il arrive que la femme, égoïstement, se serve dans la marmite au point qu'il ne reste plus rien de son contenu et, afin d'éviter une réprimande, elle feint de l'avoir renversée. Lorsque le mari la console en lui offrant de partager une grillade avec lui à la place du pot-au-feu perdu, la femme, le ventre plein, décline l'invitation et exprime qu'elle a plutôt envie de boire du vin, assoiffée qu'elle est d'avoir tant mangé. Elle adresse alors ces paroles à son mari : « *Quien tal recaudo puso en la olla, mandalda vos que beba, y no que coma* »⁵⁵ (Q 705 r), dernière réplique du petit conte populaire qui est passée à l'état de proverbe, pour se moquer des épouses gloutonnes et égoïstes.

La violence dans le couple est mise en scène, parmi d'autres exemples, à travers le cas d'un laboureur irascible mais néanmoins soucieux de son confort et de son intérêt : l'exclamation « *Guarda la olla, Flores* » (G 119 r) s'applique chaque fois qu'on veut, dans les désaccords conjugaux, « sauver les meubles », y compris lorsqu'il y a risque de saisie par la justice. C'est l'histoire d'un

laboureur, qui était si rude avec sa femme que, presque chaque soir, en revenant des champs, il renversait tout ce qu'il y avait [dans la maison], la table et la marmite pleine de ce qui allait être son repas ; il finit par remarquer que renverser la marmite lui valait de dîner fort mal, et alors qu'il rentrait, un soir, furieux comme d'habitude, et commençait à frapper sa femme, la première chose qu'il dit à son valet, qui s'appelait Flores, fut « Mets la marmite à l'abri, Flores ».

Le fait, dit Correas, « fut connu et se transforma en proverbe adapté aux affaires de justice [...], pour conseiller de sauver ce qui a le plus de valeur, et pour que la personne ne se laisse pas emprisonner »⁵⁶.

⁵³ [Hablando con la mujer dicen: «Cuando estuvieres con él vientre con vientre, no le digas cuanto se te viniere a la miente». Avisa que estando en placer no se alarguen en hablar, y lo que es malo, publicarlo].

⁵⁴ [«Por Dios, Alonso» es manera de juramento, desdeñando].

⁵⁵ [Este refrán se aplica contra mujeres que tienen más cuidado de regalarse a sí que a sus maridos, y contra los amigos de su comodidad, y que quieren premio por lo que merecen pena. Dásele por origen este cuento: Una mujer se comió la olla, y cuando vino el marido, se lamentaba que la olla se había trastornado; él la conhortó y dijo: «No se os dé nada, mujer; que aquí traigo este cuarto de cordero: asalde y cenaremos». Puestos a cenar, ella no comía, como estaba harta, antes tenía sed y gana del vino del marido; díjola que comiese, entendiendo que de pesar no comía; ella respondió, haciendo de la culpada: «Quien tal recaudo puso en la olla, mandalda vos que beba, y no que coma», para que la convidase al jarro].

⁵⁶ [Un labrador era tan riguroso con su mujer, que casi cada noche que venía del campo, reñía con ella, y echaba a rodar cuanto había, y [la] mesa y la olla que había de cenar; advirtió al cabo que tenía malas cenas derramando la olla, y volviendo otra noche con su furia, y comenzando a aporrear la mujer, lo primero que dijo al mozo, que se llamaba Flores, fue: «Guarda la olla, Flores»; divulgóse el dicho, y quedó por refrán en casos de justicia, sacar prendas y embargos, avisando que se ponga en cobro lo mejor, y la persona no se deje prender].

Une autre scène de violence conjugale donnant lieu au même genre d'humour est à l'origine du proverbe suivant : « *Todo se andará, si el palo no se quiebra* »⁵⁷ (T 429 r). C'est l'histoire d'un quidam qui battait sa femme et la frappait sur la tête. Celle-ci lui demanda de taper à un autre endroit et il lui répondit : « Chaque chose viendra en son temps, si le bâton ne se rompt pas ».

C'est une vision de la vie conjugale plus réjouissante et assez peu conventionnelle que donne l'anecdote résumée dans cet autre proverbe « *¡Ojo acá, y ojo allá, que según es lo hará!* » (O 122 r), qui reprend, comme de coutume, la phrase clé de la scène évoquée dans un conte populaire. Il s'agit d'une scène d'accouchement, où la femme se plaint à son mari de souffrir par sa faute, et celui-ci se montre tellement concerné par les douleurs de sa femme qu'il lui dit, plein de remords : « Puisque c'est comme ça, je vais me le couper ». La femme, prenant cette déclaration au pied de la lettre, affolée, et voulant éviter que son mari ne commette un acte aussi dommageable, demande aux personnes présentes de s'occuper de son mari autant que d'elle-même : « Attention, ayez l'œil sur tout, sur moi et sur lui, parce que, dans l'état où il est, il en est bien capable ! »⁵⁸. La crainte de la femme et son intérêt non dissimulé pour la conservation de ce qui était à l'origine de ses douleurs de gésine, à quoi s'ajoute le paradoxe de réclamer des soins autant pour le mari que pour elle, sont autant d'éléments qui s'accumulent avec succès dans cette petite histoire comique. La partie proverbialisée est toutefois d'un emploi extrêmement vaste et s'applique à toutes les situations où il faut surveiller plusieurs choses à la fois, « être au four et au moulin ».

Toujours à propos de la vie de couple, c'est sous la forme musicale d'une *copla* que le dépit de l'amoureux éconduit se traduit par des menaces scatologiques, résumées dans le proverbe « *Pues no te puedo ver, cágame a tu puerta* » (P 1103 r). Correas restitue le texte primitif au complet : « Vu que je ne peux pas te voir, ma chérie, je chie à ta porte, pour que tu doives balayer ça et le ramasser dans un couffin »⁵⁹. Correas signale l'existence d'une variante où le « *No te puedo ver* » dépit de l'amoureux éconduit est remplacé par un « *No me puedes ver* » (dans le sens de « tu ne peux pas voir mon geste », mais aussi de « tu ne peux pas me voir, tu me détestes ») où s'exprime plus nettement encore le rejet.

La femme mariée n'en découd pas seulement avec son mari, dans la société telle que la reflètent les proverbes, mais avec sa belle-mère, au point de faire naître le cruel proverbe « *Quien tiene suegra, cedo se le muera. — Quien tuviere nuera, quemada la vea* »⁶⁰ (Q 816 r). Cet échange apparemment

⁵⁷ [Lo primero es muy usado; lo otro se añade con cuento: que apaleaba uno a su mujer y la daba en la cabeza; dijole que diese en otras partes; él replicó: «*Todo se andará*»].

⁵⁸ [Una que paría dijo al marido: «*Por vos paso yo estos dolores*». Él respondió: «*Por eso yo me lo cortaré*». Ella creyólo, y temiendo que lo hiciese, dijo a los que estaban allí: «*¡Ojo acá, y ojo allá, que según es lo hará!*», para que lo estorbasen y la acudiesen a ella].

⁵⁹ [Déste hacen una copla: «*Pues que no te puedo ver, / vida, y cágame a tu puerta, / porque tengas que barrer / y coger en una espuerta*». Algunos mudan el primer verso: «*Pues que no me puedes ver*», esto es: *pues me aborreces*].

⁶⁰ [Lo primero cantaba una casada descuidadamente, envolviendo una criatura delante de su suegra que la calentaba los pañales, y lo segundo respondió la suegra; advirtió entonces la nuera y dijo: «*¡Ay señora, esto es cantar!*»; replicó la suegra: «*Y esto es copla*». Aplicase cuando dos se pagan en dicho y respuesta].

acerbe ne se situe pas, comme d'habitude, à la fin de l'anecdote source, mais au début : le commentaire de Correas contextualise le dialogue et nous fait découvrir un moment intimiste où la jeune mère linge un nouveau-né, aidée par sa belle-mère qui tiédit préalablement les langes au coin du feu. La jeune mère chantonne en langeant l'enfant, sans prêter attention aux paroles qu'elle fredonne : « *Quien tiene suegra, cedo se le muera* ». Ce à quoi la belle-mère réagit, répondant du tac au tac : « — *Quien tuviere nuera, quemada la vea* ». Cette réaction alarme la bru, qui explique : « Mais ce n'était qu'une chanson ! » et la belle-mère de répliquer : « Et ceci n'est qu'une ritournelle... ».

Fig. 9 : Diego Velázquez, « Doña Antonia de Ipeñarrieta y Galdós et son fils »



Les comptes se règlent en famille parfois longtemps après les événements déclencheurs du conflit. Deux proverbes mettent en scène une discussion pleine de ressentiment où figurent non pas une belle-mère et sa belle-fille, mais un beau-père et son beau-fils. Dans l'un de ces proverbes, le beau-père adresse à son beau-fils des mots rabaissants concernant son origine sociale : « — *Íránse los años malos y vendránse los buenos, y quedarán los nietos hijos de ruines agüelos ; o quedarán mis*

nietos hijos de ruines agüelos » (I 38 r). Dans le deuxième proverbe, c'est le beau-fils qui s'exclame désobligeamment face à son beau-père : « ¡Oh pan, pan, lo que quieren por ti lo han! »⁶¹ (O 101 r). Correas précise que c'est une fiction et non pas une histoire vraie : « On raconte cette histoire inventée que... ».

C'est l'histoire d'une mésalliance : le beau-père est un noble pauvre qui a dû, parce qu'il était à court d'argent, marier sa fille à un riche roturier et le beau-fils a dû attendre, pour obtenir la main de sa femme, que sa belle-famille soit en réelle difficulté économique. Chose que le gendre prend plaisir à rappeler inélegamment à son beau-père, longtemps après, à la fin d'un repas, en tenant un pain à la main et en disant ces mots : « Ô, pain, pain, grâce à toi, on obtient ce qu'on veut ! », ce à quoi le beau-père méprisant rétorque : « —La mauvaise passe s'éloignera et des temps meilleurs viendront, et mes petits-enfants seront pour toujours descendants de grands-parents de bas rang social ».

La réponse du tac au tac du beau-père n'est pas le seul attrait de cette petite scène d'affrontement où se manifeste clairement la ségrégation sociale ; à cela s'ajoutent des indications sur la perception qu'on avait du mode de transmission de la noblesse ou de l'infamie (le sang du mari était prépondérant sur celui de la femme qui ne pouvait conserver sa noblesse si elle épousait un roturier), ainsi que sur les contentieux familiaux d'ordre financier ou en rapport avec le code de l'honneur⁶². Le commentaire que fait Correas à propos de cette réplique passée à l'état de proverbe lui permet d'enchâsser dans son propre discours explicatif un proverbe supplémentaire, donné à titre de comparaison : « *La hija del bueno, haberla has por orfandad o por gran duelo* » (L 275 r). Hériter d'un proche est une situation qui laisse souvent entrevoir des attitudes égoïstes d'ordinaire dissimulées ; c'est sous forme d'une anecdote certifiée exacte par Correas et dont il précise même le lieu que se présente l'histoire d'une famille en train de se partager les biens de la défunte mère. Les héritiers sont trois, un frère et deux sœurs. Les exécuteurs testamentaires qui répartissent les objets personnels décident d'attribuer aux deux femmes une coiffe féminine (« *truja* ») de peu de valeur. Mais le frère, révélant au grand jour sa cupidité, revendique lui aussi sa part de ce modeste ornement féminin et s'exclame : « *También yo tengo parte en la truja* »⁶³ (T 62 r).

⁶¹ [Fingen que pretendió casar un hombre rico y de bajo suelo con la hija de un noble pobre, y no la pudo alcanzar hasta que vino un año caro, que se la dieron, como dice otro refrán : «*La hija del bueno, haberla has por orfandad, o por gran duelo*»; y comiendo juntos, un día sobre mesa, tomó el yerno el pan en la mano y dijo: «¡Oh pan, pan, lo que quieren por ti lo han!». Lo demás respondió el suegro. «*Nietos de ruines agüelos*» es por parte del yerno, porque la mujer no hace linaje, que del suyo se pasa a otro].

⁶² Il n'était pas rare, à la mort d'une mère, que les filles soient mises au couvent, pour plus de sûreté ; c'est ce qui est arrivé, dans sa jeunesse, à Sainte Thérèse, à la mort de sa mère, et, sur le plan de la fiction, à un personnage de Cervantès, la fille de Don Diego de la Llana, dans le chapitre 49, II, de *Don Quichotte*, sur l'île Barataria, où cette jeune fille n'a toujours pas pu visiter les rues de son village, dix ans après la mort de sa mère. L'unique tentative de sortie de la jeune recluse cervantine sera d'ailleurs à l'origine de son mariage ; elle quittera la fêrle de son père pour passer sous celle d'un mari (voir éd. Luis A. Murillo, Madrid, Castalia, 1978, p. 411).

⁶³ [A propósito de que tiene parte en algo y se muestra interesal. «*Truja*» es: tocado de labradora, o funda sobre que se pone el tocado a manera de cofiñon o birrete. Partían la herencia de su madre dos hermanas y un hermano, y los testamentarios repartían las alhajas a cada uno; pareció entre ellas una truja, y como cosa de poco valor, dábansela a las hermanas, sin cuenta; dijo el hermano entonces: «*Eso no, que también yo tengo parte en la truja*».

Les relations entre belles-mères et belles-filles se reflètent immanquablement dans les proverbes issus des contes populaires, qui reprennent généralement le thème de leur mésentente. Correas cite un petit conte présenté, lui aussi, comme une histoire vraie, et où la traditionnelle inimitié est exprimée à travers une exception à la règle : « *Suegra, ninguna buena; una que lo era, quebróse una pierna* »⁶⁴ (S 950 r). L'histoire est la suivante :

Une dame dont on disait qu'elle appartenait à la noble famille des Solís de Salamanca, avait une belle-fille qu'elle chérissait comme sa propre fille ; un jour, en se pressant pour aller faire quelque chose pour sa belle-fille, elle tomba et se cassa une jambe, chose dont la bru fut très affligée en raison de l'affection qu'elle avait pour cette femme, qui le méritait bien. Et [ajoute Correas], on aurait dit que la Fortune la lui envoyait et voulait lui donner le même caractère qu'aux autres belles-mères.

Sur le même thème, mais plus directement dans le droit fil de la tradition, est cet autre conte proverbialisé, où une épouse dépourvue de belle-mère essaie de s'en forger une sous forme d'effigie, en sucre d'abord, en terre cuite ensuite, pour constater que, de toute façon : « *Suegra, ninguna buena; hícela de azúcar, y amargóme; hícela de barro, y descalabróme* »⁶⁵ (S 949 r).

9. Les enfants

Les jours de la semaine entraînent des occupations et donc des comportements spécifiques. Un proverbe, « *Niño dominguero no quiere lunes* » (N 407 r), y fait allusion, mais comme il est un peu obscur, c'est l'occasion pour Correas de donner des explications auxquelles il ajoute un commentaire personnel sur le monde du travail :

on dit cela parce que, le dimanche et les jours de fête, les jeunes filles et les mères disposent de plus de temps que les jours ouvrés pour prendre dans les bras les nourrissons ; ainsi, les enfants qui, le dimanche, prennent l'habitude d'être pris dans les bras, une fois le lundi venu, quand on les installe sur le banc ou qu'on les met dans le parc ou le berceau, ne sont pas contents et voudraient qu'il n'y ait jamais de lundi. Les cordonniers et autres artisans ne veulent pas non plus travailler le lundi et mériteraient bien qu'on les y contraigne »⁶⁶.

Sucedió en el abadengo de Ciudad Rodrigo. Variase: «Todos tenemos parte en la truja».

⁶⁴ [Una señora, que dicen era de los Solises de Salamanca, tenía una nuera a quien quería como a hija; y un día, por ir de prisa a hacer una cosa por la nuera, cayó y quebróse una pierna, de que la nuera quedó muy lastimada por lo bien que la quería, y se lo merecía; que parece la fortuna envidiaba su virtud, y la quería volver de la condición de las otras suegras].

⁶⁵ [Una casada sin suegra oía decir que eran las suegras malas; no lo creía, y tenía deseo de probar suegra; el marido la decía que bien estaba sin ella; por su antojo hizo una de azúcar; el marido, a escusas, la puso acíbar en ella; llegándola a abrazar y besar, hallóla amarga; dice: «Pues ésta no salió buena, quiero hacer otra de barro»; hecha y puesta en alto, quisola abrazar, y, como pesada, cayósele encima y descalabróla, y quedó desengañada de suegras]. Correas cite deux autres proverbes proches de celui-ci : « *Suegra, ni de barro buena; nuera, ni de barro, ni de cera* » (S 948 r) et « *Suegra, ni de azúcar buena; nuera, ni de pasta ni de cera* » (S 947 r).

⁶⁶ [Dícese porque los domingos y fiestas hay más espacio de traer las mozas y las madres en brazos a los niños que crían que los días de trabajo, y los niños avezados a los brazos el día de domingo, el lunes que le arriman al poyo, o le ponen en el cajón o en la cuna, está descontento y llora, y no quiere lunes, sino domingo o fiesta para andar en brazos. También los zapateros y otros oficiales no quieren trabajar el lunes, y merecían ser apremiados].

Fig. 10 : Bartolomé Esteban Murillo, « Enfant regardant un chien »



Les soucis que les jeunes enfants donnent aux mères sont décrits avec une certaine complaisance par Correas, qui dresse devant son lecteur un parfait résumé de ce type de petite scène familiale à propos d'un proverbe sur les problèmes créés par la poussée des dents chez les bébés, qui fait qu'ils mordent et blessent le bout des seins de leur mère : « *Si la madre supiese cuando el niño ha de endentecer, las hierbas del campo se iría a pacer* »⁶⁷ (S 443 r). Mieux vaudrait, pour la mère, aller paître l'herbe des champs...

Comment se passait le coucher des enfants ? Correas, dans un autre instantané de vie familiale, cite une phrase traditionnellement prononcée pour envoyer les enfants au lit : « *Mear y acostar* »⁶⁸ (M 85 f).

Mais les soucis causés par l'éducation des enfants vont bien au-delà de leur jeune âge. Les enfants gâtés, et surtout les parents qui les éduquent mal, sont la cible d'un proverbe dialogué qui stigmatise

⁶⁷ [Porque entonces son penosos los niños, descontentos y enfermillos, y lloran, y luego con los dientes muerden y hieren los pezones de las tetas, y dan dolor a las madres]. À travers les détails donnés, qui révèlent la tendresse de Correas (« *enfermillos* »), on voit aussi que les enfants étaient encore au sein au moment de la poussée des dents.

⁶⁸ [A los niños].

conjointement la mauvaise éducation des jeunes et le peu de savoir-faire éducatif des parents : « *Dice la madre: “¿Qué quieres, hija?” — “Que me llamen la regaladica”. Dice la hija a la madre: — “Que me deis con quien me regale”* »⁶⁹ (D 411 r).

Plus frappant encore, dans sa concision, est l'énoncé où une mère rougit de honte devant le peu d'esprit de sa fille, pourtant en âge de se marier : « *“Hija, di una gracia”. — “Madre, quiero caca”. — “Por vida della, que nunca se lo enseñe”. Y estaba en el tálamo* » (H 405 r)⁷⁰.

La vie quotidienne des enfants est un sujet omniprésent dans les petites scènes immortalisées par Correas, qu'il s'agisse de proverbes ou de comptines. Mais ces dernières sont évidemment recueillies avec une particulière attention : l'une d'elles est une prière poétique adressée à sainte Anne et à saint Michel, chantonnée traditionnellement les jours de pluie où les enfants espèrent trouver des trésors dans l'eau qui ruisselle dans la rue : « *Señora Sant Ana, dame una blanca; Señor San Miguel, dame un alfiler* »⁷¹ (S 255 r). On trouve encore, sur un registre beaucoup moins poétique : « *Sana, sana, culo de rana, tres pedos cada mañana; [o] Sana, sana, culo de rana, tres pedos para hoy y tres para mañana* » (S 162 r), dont Correas précise que c'est une litanie enfantine que l'on dit à un petit camarade « en crachant sur ses blessures, en guise de plaisanterie »⁷².

La familiarité scatologique du monde infantin est d'ailleurs exportée sans problème au monde des adultes, par le truchement, par exemple, du proverbe « *Sabes eso y no la caca* »⁷³ (S 32 r), qui ironise sur ceux qui n'ont que des connaissances inutiles et ignorent les choses les plus élémentaires, par exemple, la propreté, pour les enfants en bas-âge.

C'est à sept ans qu'on atteint l'âge de raison et c'est l'époque des premiers souvenirs fixés. Sortant du terrain habituel des anecdotes traditionnelles, une scène autobiographique racontée par Correas réunit le charme du mystère et l'intérêt de faire partager au lecteur le moment émouvant où est née sa passion de collectionneur de proverbes. Ce choc intellectuel et émotionnel se produit lors d'un des tout premiers contacts de Correas enfant avec le monde extérieur, en dehors de la sphère protectrice de la maison paternelle. La scène se passe sur un chemin. Correas, accompagné de deux hommes (des domestiques), va rendre visite à son grand-père, « pour le voir, ou pour être vu de lui » et, chemin faisant, ils rencontrent deux autres hommes qui sont des connaissances des deux premiers et qui s'enquièrent de l'identité du jeune Correas. Une fois renseigné, l'un d'eux commente : « *Con quien paces, que no con quien naces* », application très concrète du célèbre proverbe, qui consiste ici à souligner que l'enfant n'est pas apparenté à ses deux accompagnateurs.

⁶⁹ [Reprehende la mala crianza y poca doctrina de algunos padres con los hijos].

⁷⁰ C'est dans la catégorie des « reparties automatiques » insolentes et absurdes que Correas catalogue l'énoncé « *Niña, dame un beso. — No está el culo para eso* », soulignant explicitement le manque de raffinement de cette phrase, et qualifiant de sottes (« *necias* ») les mères de famille qui habituent leur fillette à répondre de cette façon à qui leur demande un baiser.

⁷¹ [Dicen esto los niños, buscando en las canales cuando ha llovido].

⁷² [Ensalmos de muchachos que dicen a otro escupiéndole en lo herido, burlando].

⁷³ [De los que saben lo que no importa, y no lo que deben saber; como los chiquillos que saben ruindades, y no decir la caca].

Le sens de cette phrase figurée, mise en situation, provoque une illumination dans le cerveau de Correas enfant, fasciné par cet énoncé qui restera gravé de façon indélébile dans sa mémoire affective et sera à l'origine de son intérêt pour les créations de la sagesse populaire (« *con esto me quedó firme y diré mi sentir* »). C'est le caractère fondateur de cette anecdote tout autant que les éléments symboliques servant de contexte au proverbe qui font de cette confession autobiographique un morceau de choix dans le florilège des petites scènes relatées par le compilateur. L'accès à l'univers métaphorique s'y fait dans un environnement exclusivement masculin et prend un caractère d'initiation au monde des adultes où le jeune Correas est, pour la première fois, l'objet de l'intérêt et du regard de personnes étrangères à sa maisonnée (« *y añadió el otro mirándome* »). La destination de cette étrange promenade (aller voir son grand-père ou être vu de lui) avec cette étonnante formulation redondante qui semble attirer l'attention à la fois sur l'appartenance à une lignée et sur une « présentation au monde », est auréolée d'un certain mystère qui renforce son charme : le lieu, la période et l'identité non précisée des accompagnateurs et de ceux qui croisent leur chemin dessinent un tableau flou au milieu duquel seule émerge la formule ciselée du proverbe⁷⁴. L'usage concret, mais néanmoins imagé, que fait le mystérieux locuteur de ce proverbe, pas très éloigné de notre « Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es », rend l'allusion accessible à l'enfant qui voit s'ouvrir d'un coup devant lui le langage symbolique des adultes. Dans ses récents mémoires intitulés *Un vrai roman. Mémoires*⁷⁵, Philippe Sollers décrit ce moment d'élection où un enfant découvre la clé qui lui permet d'ouvrir le monde, dans le cas de l'écrivain, le monde de la lecture et de l'écriture, et relate une émotion semblable à celle de Correas.

Dans l'Espagne du Siècle d'Or, l'habitude d'interpréter le sens figuré des proverbes est telle que même les jeunes enfants sont parfois portés à voir une interprétation figurée dans ce qui n'était qu'une mise en scène familière d'objets du mobilier domestique. Un excellent exemple en est fourni par le long énoncé suivant, qui a toutes les apparences d'une devinette : « *Cuando no tenía, dábate; agora que tengo, no te daré; ruega a Dios que no tenga para que te dé* » (C 1428 r). Cet énoncé n'a pas été compris par tous les compilateurs, précise Correas, avec une délectation non dissimulée. À quoi fait-il donc allusion de façon si mystérieuse ?

Au coffre à pain, ou à la gourde ou à la réserve, dans lesquels le jeune serviteur⁷⁶ prenait de quoi manger et boire, en l'absence de fermeture à clé ; et lorsque le maître, voyant diminuer les aliments, mit tout sous clé, le garçon, quand il revint, ne put rien en sortir ; c'est, en quelque sorte, la réponse que le coffre, ou la réserve, donne au garçon. Ce proverbe est fait pour s'appliquer à tout

⁷⁴ [Éste fue el primero refrán que oí, niño de hasta siete años, y entendí su sentido. Iba yo con dos hombres por un camino a ver un agüelo, o a que él me viese, y en él se nos juntaron otros dos, conocidos [d]ellos. Preguntó uno cómo era yo; dijéronselo, y añadió el otro, mirándome: «Con quien paces, que no con quien naces». Con esto me quedó firme, y diré mi sentir].

⁷⁵ Paris, Plon, 2007.

⁷⁶ Allusion aux aventures du célèbre guide d'aveugle Lazarillo, dans *La vida de Lazarillo de Tormes y de sus fortunas y adversidades*, dans le « *tratado segundo* », éd. d'Aldo Ruffinato, Madrid, Castalia, 2001, p. 140-165.

meuble ou endroit fermé à clé.

Mais Correas s'extasie ensuite devant l'interprétation originale qu'une petite fille, âgée de dix ans à peine, a su donner spontanément de ce proverbe : selon la fillette, il se serait agi « d'une femme qui autrefois fut l'amie d'un homme et qui, désormais mariée, répond au galant en lui soulignant que son mari est devenu un obstacle »⁷⁷.

Cette autre comptine fonctionne par écho formel interne entre les questions et les réponses :

*Los mosquitos ¿tienen ojos? —Sí, mis ojos.—¿Pican bien? —Sí, mi bien.—¿Pican en la palma? —Sí, mi alma. —¿Y en la oliva? —Sí, mi vida. — ¿Quiéreste casar conmigo? —Sí, que lo digo. — ¿Quiéresmele dar? — Ni llegar*⁷⁸ (L 1540 r).

Le sobre commentaire de Correas, « C'est un jeu », se contente de rattacher cet énoncé au genre des comptines, genre tout autant verbal que gestuel. Chacune des répliques de ce mini-dialogue fantaisiste renvoie à un geste destiné à stimuler le développement psychomoteur du jeune enfant. Ce type de comptines est souvent fredonné⁷⁹. L'existence, dans le recueil de Correas, d'une variante du même texte : « *Mis ojos, ¿los mosquitos tienen ojos? —Sí, mi alma: los que pican en la palma. — ¿Queréisme bien? —Si a vos no, ¿a quién? —¿Queréismelo dar? —A probar* »⁸⁰ (M 1063 r), donne l'occasion au compilateur de décrire le petit jeu qui l'accompagne :

Il s'agit d'un jeu où les enfants sont assis en rond autour d'un feu et se font passer de main en main une brindille allumée à un bout, sur laquelle on souffle pour maintenir le rougeoiement de la braise, et celui qui laisse s'éteindre la brindille est le perdant.

Correas précise le nom de ce jeu destiné à éveiller le sens du collectif et où la transmission de la vie est symbolisée par le feu : il s'appelle « *Sopla, vivo te le doy* »⁸¹ (S 910 r).

Un autre jeu innocent consiste à souffler sur une coccinelle pour qu'elle prenne son envol, après lui avoir fait parcourir les doigts de la main un par un : la prière enfantine « *Pajarita de Dios, cuéntame los dedos y vaite con Dios* » (P 42 r) montre, une fois de plus, que les formules cristallisées sous forme proverbiale sont souvent accompagnées d'une gestuelle dotée d'une intention ludique ou éducative. Ici, on peut se demander si le jeu ne s'accompagne pas du comptage des doigts afin d'apprendre à compter aux très jeunes enfants, ou plus modestement, à prendre conscience de leur schéma corporel. Le commentaire de Correas consiste à décrire la coccinelle sans donner son nom exact, et montre qu'au-delà d'un exercice de précision descriptive, il existe

⁷⁷ [Es cosa y cosa que puso el Comendador; y no le entendió Malara. El sentido es de la arca del pan, y de la bota, o bodega, que estando sin llave comía el mozo, y bebía. El amo, sintiendo la mengua, echó la llave, y así volviendo el mozo no le pudieron dar; es como habla o respuesta de la arca, o bodega. Lo mesmo es de otras cosas que se cerraron con llave. Esta declaración dio una muchacha que no tenía diez años: que una que antes fue amiga, ya con otro casada, responde al galán el estorbo del marido].

⁷⁸ [Es juego].

⁷⁹ On peut rapprocher ceci de la comptine française « Veux-tu te marier, papillon couleur de neige, veux-tu te marier, par devant le vieux mûrier? », que l'on fredonnait aux enfants, en Bourbonnais, au début du xx^e siècle.

⁸⁰ [Es juego en que se dan, sentados en corro a la lumbre, un palillo, encendido en brasa un cabo en que soplan, y llámanle los niños el «sopla, vivo te le doy», y tiene su pena en cuya mano se apaga].

⁸¹ [Salió de un juego en que se dan un palillo encendido en brasa, y penan a aquel en cuyas manos muere].

chez lui une véritable délectation dans l'écriture :

Les enfants disent cela en mettant dans leur main un beau petit scarabée rouge, avec des taches noires, rond comme une petite boule, ou comme un demi pois chiche, qui ouvre deux coquilles et découvre de petites ailes avec lesquelles il vole un peu, et dans certains endroits, on l'appelle « petite cocotte de Notre Dame »⁸².

Souffler fait souvent partie des jeux d'enfants : « *¿Tu padre fue a moros? —Sí. —¿Matólos todos? —Sí. —¿Tuvo miedo? —No. —¿En qué lo veremos?* » (T 748 r). « Après avoir dit cela, les enfants se soufflent sur le visage et si l'un des enfant ferme les yeux, c'est signe qu'il a eu peur, et sinon, non »⁸³. Plusieurs exemples de jeux d'enfants parmi les expressions proverbiales relevées par Correas consistent à intimider l'adversaire et à s'imposer à lui, révélant par-là certains comportements sociaux dominateurs, comme l'expression « *Mear la pajuela* » (M 84 f), petit jeu pas si innocent que cela, où un enfant lance à un autre le défi de le faire tomber trois fois, d'où l'expression encore utilisée au XXI^e siècle « *a la tercera va la vencida* ». Correas précise ceci :

Si l'enfant objet de la provocation n'est pas courageux et ne relève pas le défi, l'auteur du défi prend une petite paille par terre, l'arrose de sa propre urine, et s'approchant de l'autre en catimini, la lui passe mouillée de cette façon en travers de la bouche, pour l'humilier, et c'est lui qui gagne, en tant que vainqueur ayant affirmé sa supériorité⁸⁴.

Correas ne manque pas de rappeler que cette locution s'emploie aussi pour les adultes, dans d'autres situations.

« *Hacer la mamona* » (H 131 f)⁸⁵ est aussi une locution qui s'accompagne d'un geste moqueur décrit avec précision par Correas, geste qui consiste à ce qu'un enfant humilie un camarade en lui appliquant trois doigts sur la figure et en lui aplatissant le nez avec l'un des doigts⁸⁶.

Les proverbes se font aussi l'écho des réparties toutes prêtes des enfants pour se défendre des insultes de leurs camarades : celui qui est traité de « *Hijo de puta* », répondra du tac au tac à l'offenseur : « —*Tu madre cañuta; [o] Tu madre vende fruta* »⁸⁷ (H 428 r), la vente de fruits étant

⁸² [Dicen esto los niños, poniendo en la mano una escarabajita colorada y hermosa, con pintas negras, redonda como media bolita, o medio garbanzo, que abre dos conchas y descubre unas alitas con que vuela un poco, y en partes la llaman «gallinita de Nuestra Señora»].

⁸³ [Dicho esto se soplan los muchachos a la cara, y si cierra el otro los ojos es señal que tuvo miedo, y si no, no].

⁸⁴ [Es uso de los muchachos, cuando luchan y trebejan, que alguno desafíe a otro a tres caídas, de donde se dijo también: «A las tres va la vencida», que es la vitoria. Si el probado es cobarde y no sale al desafío, el desafiador toma una pajuela del suelo y la mea con sus propios orines, y llégase al otro disimulado, y así mojada se la pasa por la boca de revés, con que le deja afrentado, y él queda vitorioso, como vencedor y superior. De aquí se aplica a otras cosas entre mayores]. Voir, sur l'expression « *Mear la pajuela* », Robert Jammes et Maïté Mir, *op. cit.*, n. 20, p. 998.

⁸⁵ « *Mamón* » désigne l'enfant qui tête encore, mais aussi l'adulte au comportement infantile : « *se llama por alusión la persona que, en su trato y modo de proceder, tiene cosas de niño* » (Aut.). Une variante est « *hacer la mamola* », qui est une caresse infantilissante sous le menton « *que se ejecuta por menosprecio, y tal vez por cariño* ». *Autoridades* précise : « *Hacer la mamola: Phrase que además del sentido recto, vale engañar a uno con halagos y caricias fingidas, tratándole de bobo* ».

⁸⁶ [«*Mamona*» se hace entre muchachos con tres dedos en los hocicos, y con el uno apretando la nariz del otro, aplañándose. Tómase por: hacer befa y molestia con superioridad; sujetar y poder más].

⁸⁷ [Baldón de muchachos, y respuestas]. Les marchandes de fruits et légumes, comme en France les poissonnières, avaient une réputation détestable. Il n'est donc pas forcément nécessaire de voir ici voir le sens de « *fruta* » que l'on

assimilée à la vente de ses charmes par une prostituée, et *cañuto* signifiant ‘qui pratique la sodomie’⁸⁸.

À l’époque de Correas, une pratique rituelle des enfants, lorsqu’ils perdent une dent, est de la jeter du haut de la terrasse où ils sont préalablement montés, en disant : « *Milano, toma este diente, y dame otro sano* » (M 1030 r), formule qui peut se dire chaque fois qu’on espère recevoir quelque chose de mieux que ce que l’on perd⁸⁹.

Un jeu d’enfant, dénommé les « *castillejos* », qui consiste à ériger des petits châteaux faits de coquilles de noix et à les démolir avec d’autres coquilles semblables comme projectiles, donne lieu à la locution verbale « *Jugar los castillejos* » (J 63 f), pour signifier que l’on perd son temps à des bêtises puériles ou que l’on fait l’enfant (« *niñear* », dit Correas). Le commentaire explicatif renvoie donc à la fois à la description d’un jeu très pratiqué et à un emploi figuré du proverbe, l’ensemble proverbe/commentaire reflétant les manières de s’exprimer et d’agir à l’époque de Correas⁹⁰.

10. Les couches sociales inférieures

Des individus appartenant à tous les étages de la société pullulent dans ces petites scènes : les esclaves, les artisans, les commerçants, etc.

Une anecdote populaire décrit une conversation entre deux esclaves, un homme et une femme, s’exprimant dans le conventionnel charabia comique par lequel on satirise le langage des Noirs dans la littérature du Siècle d’Or. Sous sa forme condensée en proverbe, l’anecdote se résume à la réplique principale prononcée par l’esclave noire : « *Ésa mi pasa, ésa mi higo, ésa mi pan branquillo* » (E 2214 r). Le galant de la Noire, pour l’arracher à sa tristesse, lui propose successivement diverses gourmandises : des raisins secs, des figes, et, en désespoir de cause, il lui offre sa propre personne, jouant sur le double sens du mot *querer* (‘vouloir’ et ‘aimer’) : « *¿Quiéreme a mí?* ». La Noire sort alors de son apathie pour lui exprimer chaleureusement combien elle l’aime. Correas sent la nécessité de tirer la morale du proverbe dérivé de cette anecdote, en écrivant : « Ceci s’applique aux choses que l’on aime plus que d’autres »⁹¹. Cette petite scène de marivaudage amoureux entre esclaves vaut par la mise en dialogue de leur prononciation déformée, procédé souvent utilisé dans des scènes burlesques au théâtre, mais aussi par le soudain revirement féminin qui fait peut-être allusion à la versatilité traditionnellement attribuée aux

trouve dans la *letrilla* « *¡A las avellanas / mozuelas galanas!* » : « *Entro sin conducta / por esos lugares, / y a nones y pares / vendo yo mi fruta* », voir Pierre Alzieu..., *op. cit.*, p. 149, v. 34-37.

⁸⁸ Robert Jammes et Maïté Mir, *op. cit.*, p. 391, n. 87, reprennent une note de Louis Combet pour préciser le sens de « *cañuta* » : « *cañuta*: ‘mujer sodomítica’ (Alcalá Venceslada, *Voc. Andaluz*) ».

⁸⁹ [Dicen esto los muchachos arrojando el diente que mudan sobre un tejado, y acomódase a otras cosas que truecan por mejores].

⁹⁰ [Por: *niñear*; « *Castillejos* » son juego de niños hecho de cuatro nueces, y tiran a derribarle con otras, y las gana el que derriba, y pierde las que va tirando].

⁹¹ [Una negra estaba mala y con hastío, y el negro, su galán, preguntóla: « *¿Quiere pasa?* » Dijo: « *No* » — « *¿Quiere higo?* » — « *No* » — « *¿Quiere pan branquillo?* » — « *No* » — « *Pues ¿quiéreme a mí?* ». A esto respondió: « *Ésa mi pasa, ésa mi higo, ésa mi pan branquillo* ». Acomódase a cosas que se quieren más que otras].

femmes ou encore à la légendaire hypersexualité tout aussi traditionnellement attribuée aux Noirs. Dans le domaine du petit commerce, un proverbe évoque une séance chez le barbier. Le dialogue lapidaire rappelle malicieusement combien ces personnages étaient professionnellement bavards, pour distraire leurs clients : « *¿Cómo quiere que le haga la barba? —Callando* »⁹² (C 765 r).

Une scène familière s'il en est, mais qui se déroule en extérieurs, est celle qui relate, sur la place du marché, une discussion entre acheteur et vendeur, afin que ce dernier fasse bon poids à son client : « *Más corre en el peso onza de quijada que arrelde*⁹³ *de espalda* »⁹⁴ (M 338 r). Le commentaire donne un précieux exemple de l'une des façons de procéder de Correas, qui part d'explications lexicales pour finir par décrire une scène dialoguée, prise sur le vif. Correas explique que « *correr el peso* », c'est appuyer sur le plateau de la balance où se trouve la marchandise, et de là vient que l'on dise « un poids bien tassé », « une livre bien tassée », et quand on ne lui fait pas « bon poids », l'acheteur, pour qu'on lui fasse la pesée « bien tassée » en étant un peu plus généreux que le fléau de la balance, dit « Ce n'est pas de l'or en barre [que j'achète là] ! ». Cette scène est transmise dans tout son luxe de détails par Correas pour faire comprendre en situation l'emploi du proverbe. Le compilateur laisse entendre que les marchands cherchent à éviter à tout prix les plaintes du client qui leur causeraient préjudice par la suite : en effet, si le client lésé part sans protester, il s'en ira quand même mécontent (ce qu'il exprimera par le geste de « tourner le dos », « *la espalda* »), et voilà un client perdu.

Une autre expression liée aux transactions commerciales s'emploie, cette fois-ci, dans la bouche du marchand qui trouve que le client ne le paye pas assez généreusement. Le marchand feint de douter de la capacité d'achat de son client, lui demandant sur un ton méprisant s'il a de la monnaie en quantité suffisante : « *¿Tráelo hecho? ¿Tráelo trocado?* »⁹⁵ (T 277 f).

Même les mendiants, à la sortie de la messe, peuvent se montrer insolents en montrant qu'ils doutent des capacités pécuniaires de leurs donateurs : « *Mirá la llaga, mirá la plaga. —Mirá la bolsa que no tiene blanca* » (M 1039 r) :

La première réplique » [dit Correas], c'est le pauvre qui la prononce, en étalant sa misère ; la deuxième, c'est celui qui n'a rien à lui donner, ce qui est encore de la misère, mais c'est aussi parce qu'il a compris que ce sont des blessures simulées qu'il montre sa bourse vide, ce qui est une façon de morigéner l'auteur de la tromperie⁹⁶.

⁹² [A un barbero hablador].

⁹³ « *Arrelde* » : 'poids de quatre livres'.

⁹⁴ [«*Correr*» *el peso*, es: acostar para abajo la balanza con lo que se pesa, y de aquí se dice «Un cuarterón bien corrido», «una libra bien corrida» y cuando no corre, dice el que compra: «No es oro» para que se lo pesen «corrido», que es: algo más que en el fiel. Dice el refrán que las quejas acarrear pesadumbres, y el sufrimiento, tomado por «la espalda», las escusa, y no puede siempre].

⁹⁵ [Preguntas del que vende, con desdén, al que le da poco precio por la cosa. «Traer hecho» es: traer dineros menudos bastantes para la compra. «Traer trocado»: lo mismo. Cuando uno se detiene en dar a pedigonas, dicen ellas: «No trae trocado», notándole de miserable].

⁹⁶ [Lo primero dice el pobre representando miserias; lo segundo, el que no lleva qué darle, que también es miseria; y porque entiende que son llagas fingidas, muestra la bolsa sin blanca, con que reprehende al invencionero]. Il existe

Les personnages de la marge, les sorcières⁹⁷ et guérisseuses, par exemple, sont une autre facette de la société du Siècle d'Or médiatisée par les contes populaires et déchantée sous la forme ultime du proverbe. Dans l'énoncé qui suit, les sorcières réunies discutent des bienfaits de diverses plantes médicinales, pendant qu'une jeune fille, tapie dans l'obscurité, les écoute. Voulant connaître les vertus de la rue (plante médicinale utilisée pour les maux féminins), elle révèle sa présence et interrompt leurs conciliabules. Elle n'obtiendra pas le renseignement demandé, mais recevra le conseil d'apprendre à tenir sa langue et à rester discrète quand les circonstances l'exigent : « *Si callara la picuda, supiera para qué era buena la ruda* »⁹⁸ (S 317 r). Ce proverbe, précise Correas, était utilisé pour critiquer les personnes impulsives qui se pressent toujours trop.

Fig. 11 : Francisco Goya, « Sorcières au sabbat »



une variante où l'on voit que le dicton peut avoir une forme verbale au singulier ou au pluriel : « *Mira la llaga, mira la plaga, y cierra la bolsa y no le des nada* » (M 1040 r).

⁹⁷ Sur la sorcellerie en Espagne, voir Arturo Morgado García, *Demonios, magos, y brujas en la España Moderna*, Cádiz, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz, 1999 ; María Tausiet, *Abracadabra omnipotens: magia urbana en Zaragoza en la Edad Moderna*, Madrid, Siglo XXI, 2007.

⁹⁸ [Hablaban unas brujas de las cosas que impiden sus brujerías, y, sin saberlo, las oía una mozuela, y por informarse para qué era buena la ruda, descubrióse y preguntólo; entonces callaron, y respondió una esto, dándola a entender que entre sí lo dijeran, y lo oyera si callara. Dicen es buena en la cuna contra brujas, para la madre, y sahumeros, y males de mujeres. Reprehende acelerados que se anticipan].

Parmi les activités de la vie quotidienne figurent aussi celles des voleurs, dans un proverbe qui met en scène avec humour l'argumentation malhonnête que certains emploient pour se défendre d'une accusation. Correas cite un proverbe fait de deux fragments réunis : « *En cada tierra su uso; y trastejaban de noche* » (E 1499 r). La première moitié de l'énoncé est la conclusion dialoguée d'une anecdote qui met en scène des voleurs en train de s'activer, en pleine nuit, à enlever les tuiles d'un toit pour pénétrer dans la maison qu'ils veulent cambrioler. Un passant les surprend dans cette activité insolite et s'étonne que l'on se livre à ce genre de travail de couvreur nuitamment ; les voleurs lui répondent alors avec cynisme : « À chaque pays sa coutume ». La réponse des voleurs est déjà, en elle-même, un proverbe attesté. Cette réplique des voleurs est suivie, dans l'énoncé du proverbe, d'une réflexion amusée prononcée de façon distanciée par la voix de la sagesse universelle qui souligne l'incongruité de la situation et l'inadéquation entre la réponse et la situation réelle : « Et ils remaniaient les tuiles de nuit »⁹⁹. Le proverbe souligne d'ailleurs, autant que l'outrecuidance des voleurs, la naïveté de l'interlocuteur prêt à gober les explications les plus fantaisistes. Le ton ironique du proverbe reprend, de façon condensée, la double moquerie sous-jacente dans l'ensemble du conte.

La figure du voleur est parfois présentée sous forme d'une parabole mettant en scène des animaux, comme celle du renard qui, poursuivi par les habitants d'une maison, s'enfuit en sautant par-dessus le muret de clôture, et retombe sur une guitare qui était abandonnée là, déclenchant intempestivement une cascade de notes. L'animal, avec un air pressé, rétorque « *Ese vagar llevaba* » (E 2293 r) (« Je n'ai pas le temps ») à ce qu'il a pris pour une invitation de la guitare à jouer de ses cordes. Correas commente sobrement l'anecdote : « Ceci s'applique aux choses pour lesquelles on se presse trop ou que l'on n'a pas le temps de faire »¹⁰⁰. La brièveté de l'énoncé proverbial souligne la hâte du protagoniste et le ridicule de son excuse.

Un autre animal parleur, le perroquet, apparaît dans un proverbe sous sa version plus familière au monde occidental qu'est la grive (« *el tordo* », mot de genre masculin en espagnol). Cette petite scène se passe dans la nature. Il ne s'agit plus de l'enclos de la maison avec ses murets, mais de la campagne dans laquelle le chasseur relève ses collets et tord le cou aux oiseaux capturés, les jetant ensuite dans un sac, parmi lesquels se trouvent des grives. La scène est observée par une grive apprivoisée et dressée à parler par un curé, et qui, s'étant échappée dans la campagne entraînée par la saison des amours, contemple de loin le massacre et s'apitoie à haute voix sur le triste sort que le chasseur réserve à ses congénères. L'oiseau parleur s'exclame « *¡Oh, qué gran*

⁹⁹ [Unos ladrones escalaban una casa por el tejado, y quién los vió desde la calle quitar las tejas preguntólos qué hacían; ellos respondieron: «Trastejamos». Replicó el otro: «¿Cómo de noche?». Añadieron el refrán: «En cada tierra su uso» y a esto juntan: «y trastejaban de noche», como cosa fuera de razón].

¹⁰⁰ [Pintan ese cuento: que la zorra, huyendo de una casa adonde había entrado, y acosándola, saltó por un portillo de una tapia, y allí estaba una guitarra, y tocó las cuerdas, y como huía con priesa y miedo, dijo: «Ese vagar llevaba», como respondiendo a la guitarra que no se podía detener a tañerla, a cuyo son la brindaba. Acomódase a cosas de priesa y sin tiempo].

mal, torcer cabecitas y echar en costal! » (O 102 r).

Le chasseur regarde et ne voyant que la grive, lui demande : « Et toi, qui es-tu ? » Ce à quoi l'oiseau apprivoisé répond : « Je suis la grive du curé Pacheco ». — « Et que viens-tu faire par là ? » — « C'est ce maudit amour, qui perturbe tout le monde, qui m'a entraînée là »¹⁰¹.

Correas n'ajoute aucun commentaire si ce n'est qu'il faut prendre le mot « amour » pour « *ho...* », c'est-à-dire « *joder* » ('*futuere*'). Outre le comique ajouté par la pudibonderie du vieux compilateur qui préfère utiliser la forme abrégée du mot malsonnant, cette jolie historiette laisse entendre que le curé Pacheco lui aussi est affligé du mal d'amour, puisqu'il a répété fréquemment cette phrase devant sa grive parleuse. Une touche d'anticlérisme vient donc compléter l'ironie de ce proverbe qui dénonce l'empire de l'amour et ses dangers.

11. Événements de la vie sociale

Sans forcément renvoyer à une anecdote complète, Correas mentionne aussi des situations spécifiques de la vie sociale qui donnent lieu à des phrases conventionnelles dont le sens pourrait nous échapper sans ses explications.

Les enterrements, moments forts dans la vie des villages au Siècle d'Or, donnent l'occasion de recevoir chez soi tous les villageois, même les plus pauvres. On attend des visiteurs qu'ils prononcent à cette occasion la phrase « *Dios perdone los difuntos, con salud los enterremos* »¹⁰² (D 411 r). Une variante, « *Mueran y vivamos, con salud los enterremos* », évoque encore plus clairement ce vénérable lieu commun illustré par le proverbe encore en usage actuellement « *Los muertos al hoyo, los vivos al bollo* ». Correas présente cet énoncé comme une formule authentique, qui serait habituellement dite par les pauvres : « *dicen los pobres* », commentaire qui donne une intéressante précision sur l'emploi de ces phrases dans la société d'alors.

La période de Carnaval permet de jouer avec les apparences et avec les mots. Parmi les « phrases à dire à Carnaval pour faire bégayer et rire »¹⁰³, se trouve « *Fuime a casa de mi comadre la Jiclada, y estaba haciendo ajada*. — « *Comadre la Jiclada, ¿cómo hacéis tan clara ajada?* » ». Correas recueille ici un exemple de ces phrases dans la tradition des « *trabalenguas* » ('exercices de prononciation burlesques') dont le but est de faire déraiser sur la prononciation de certains mots, ici de « *clarajada* », qui devient « *carajada* » (néologisme burlesque dérivé de « *carajo* », '*penis*').

¹⁰¹ [Un cura crió un tordillo y enseñóle a hablar, y andaba suelto y doméstico, y se salía al campo con otros tordos al celo. Una vez vio que un cazador cogió una redada de pájaros y tordos, y torcía las cabezas, y echábalos en un costal, y desde do estaba lejos, decía: «¡Oh, qué gran mal, torcer cabecitas y echar en costal!». Miró el cazador, y no viendo más de al tordo, preguntóle: «Tú, ¿quién eres?» Dijo: «Yo soy el tordo del cura Pacheco». — «Pues, ¿a qué veniste por acá?» — «Este negro amor me trajo, que a todos inquieta». «Amor» por «ho...»: tales razones le tenía enseñadas el amo].

¹⁰² [Dicen esto los pobres que acuden a la caridad y limosna que se da en entierros. Otro dice: «Mueran y vivamos, con salud los enterremos»]

¹⁰³ [Es de los decires de Antruejo para estropear y reir]. Voir dans Robert Jammes et Maïté Mir, *op. cit.*, n. 25, p. 361, un commentaire sur « *estropear* », mot auquel on donne le sens de 'equivocarse hablando'.

C'est une autre pure jonglerie verbale que l'on retrouve dans un énoncé où l'on intervertit deux mots pour produire un effet d'absurdité burlesque, en jouant sur les attentes quasi mécaniques de la langue parlée : « *Borracha está esta ladra, tres días ha que no perra* »¹⁰⁴ (B 309 r). Cette phrase s'adresse, précise Correas, à ceux qui se sont trompés dans ce qu'ils voulaient dire. D'autres fois, lorsqu'on a bafouillé de façon involontaire, on se reprend en disant : « *Apalabróse la yerra; [o] Apalabrósele la yerra* »¹⁰⁵ (A 2040 r). Le commentaire de l'expression proverbiale « *Marras* » (M 46 f) explique que c'est aussi une façon de dire à quelqu'un qu'il s'est trompé¹⁰⁶, même si « *el tiempo de marras* » signifie, comme on le sait, 'le bon vieux temps'.

Correas cite, au cours de ses commentaires, un autre exemple de ces expressions comiques par inversion : « *Esto es ser alma de curas* »¹⁰⁷ (« Voilà ce que c'est qu'être une âme de curé »), alors qu'on dit en bon ordre : « *Esto es ser cura de almas* » (qui signifie « Voilà ce que c'est que d'être curé de village », mais aussi « Voilà ce que c'est que la guérison de l'âme »), la forme inversée étant d'autant plus amusante qu'elle se rapproche de l'expression « *ama de cura* », 'bonne de curé'.

Le *Vocabulario*, on l'a déjà vu, relève, à côté des proverbes proprement dits, de nombreuses chansonnettes jouant sur le cliquetis des mots et le charme des formules incantatoires, comme ce petit dialogue entre une sorcière et une femme qui prononce une formule censée éloigner celles-ci :

*Brujas, estrigas de chipitín boca, desta casa no llevaréis sangre ni gota. —Ni desta ni de otra... ni de siete casas a la redonda... ni de siete calles ni villas a la redonda. —No, señora, que nos echaréis a perder a todas*¹⁰⁸ (B 322 r).

C'est, rapporte Correas, l'histoire d'une honnête femme qui devint amie d'une sorcière et celle-ci lui donna, pour se protéger des autres sorcières, une formule magique : « Sorcières, magiciennes à la bouche de vampire, vous ne tirerez même pas une goutte de sang de cette maison ». Mais la brave femme se met en tête de protéger aussi ses voisins et sa région, et demande toujours un plus grand élargissement du champ d'application géographique de la formule magique protectrice, qu'elle complète en disant : « ni de cette maison, ni de cette autre... », « ni d'aucune de ces sept

¹⁰⁴ [Tiene gracia en trocar las palabras, por: «Borracha está esta perra, tres días ha que no ladra». Dícese a los que se equivocan, y truecan lo que dicen; como el otro que decía: «Esto es ser alma de curas», por «Esto es ser cura de almas»].

¹⁰⁵ [Dícese cuando uno estropeiza en las palabras: «Perdonen, que se me apalabré la yerra»].

¹⁰⁶ [Sinifica: cosa de tiempo pasado; y varía frases: «La de marras»; «Lo de marras»; «Cuando marras»; «Donde marras»; «Ésta será la de marras»; «¿No os acordáis cuando marras?». Parece que se dijo de «marrar», por: «errar», «no acertar bien», como contando el tiempo y días, y la historia, estropear y errar; o marrar, en algo della, y el compañero, que se acuerda mejor, dice: «Marras», por: «Yerras», y le recuerda y enmienda].

¹⁰⁷ Cette expression n'est répertoriée que dans le commentaire de Correas et n'a donc pas d'entrée propre dans le recueil.

¹⁰⁸ [Es el cuento: que una señora honrada ganó la voluntad a una bruja, para que la dijese cómo se defenderían de las brujas; ella la dijo lo primero deste diálogo; la señora añidió: «Ni desta ni de otra», y concedió la bruja; y segunda vez añidió: «siete casas»; y tercera: «siete calles y siete villas»; a esto volvió la bruja: «No, señora, que nos echaréis a perder a todas». Y esto último puede ser refrán; «Chipitín boca» alude a tres etimologías: de «chapa», de «chape», de «chupar»]. Le mot « *estrigas* » signifie d'abord 'oiseaux de mauvais augure, avides de sang' (« *que naturalmente apetece el cevarse en la sangre de los niños tiernos* » dit le *Tesoro de la lengua española* de Covarrubias), puis, par extension, 'sorcières'.

maisons »... , « ni de ces sept rues, ni de ces sept villages ». Devant quoi la sorcière amie proteste, voulant garder un minimum des prérogatives de sa profession : « Arrêtez, Madame, sinon ce sera notre ruine à toutes ! ». Bien que Correas n'indique pas de contexte pour cette anecdote, on peut deviner qu'on l'employait pour les personnes qui en demandent toujours plus. À côté de l'incongruité comique de la dernière réplique de la sorcière, c'est aussi le plaisir de prononcer des formules abracadabrantesques qui explique la persistance dans la mémoire collective de ce petit conte, qui tient, lui aussi, de la prouesse verbale.

À l'inverse de cet énoncé dont le sel réside dans ses rallonges successives, la chute du conte suivant, construit sur le schéma de *Perrette et le pot-au-lait*, repose sur un effet de condensation saisissant. Les protagonistes, un couple d'esprits simples, envisagent à très long terme ce qui se passera quand ils auront un fils ou une fille, et décident que ce sera une fille et qu'elle-même aura un fils qu'on appellera García. Voyant que son mari projette d'apprendre à cet enfant à manier la pioche pour les travaux des champs et craignant que son petit-fils virtuel ne se blesse, la femme s'exclame : « *Caerá la azuela, y matará a Garcigüela* » (C 158 r). Cette réplique, précise Correas, « s'est transformée en proverbe appliqué à ceux qui, par leurs craintes déplacées, n'osent jamais rien entreprendre¹⁰⁹ ».

12. Les plaisanteries traditionnelles

Correas répertorie aussi des plaisanteries traditionnelles, certaines en tant que telles, mais d'autres fois, à l'occasion du récit d'une anecdote. Sans être des proverbes à proprement parler, il s'agit d'expressions figées et répétées dans des situations stéréotypées. Qu'il s'agisse de dialogues complets ou d'une seule repartie « prête à insérer » dans un dialogue réel, ces énoncés fonctionnent comme des chevilles qui adoucissent à peu de frais les échanges sociaux, mettant leur humour prêt à l'emploi et leur jouissance verbale au service des esprits les moins imaginatifs et des langues les moins déliées. Certaines situations verbales déclenchent du tac au tac une réponse toute faite, relevée par Correas. Par exemple, si quelqu'un prononçait, dans la conversation, les mots de « ma mère » ou « mon père », il était d'usage de s'exclamer devant lui : « *¡Gran palabra!* » (G 88 r). Cependant, cette exclamation solennelle et laudative n'est pas réservée à la mention des parents dans la conversation, mais peut s'étendre, précise Correas, à celle « de toute chose d'utilité reconnue, comme le pot-au-feu, le vin, le jambon, les pièces d'or, l'argent »¹¹⁰.

¹⁰⁹ [Este refrán, y el otro «Los bobos de Sando y de Pedernal», nacieron juntos deste cuento fingido: En el tal lugar, dos recién casados, hablando de su gobierno y sucesión o generación, el marido decía uno, la mujer otro, cada uno a su gusto; el marido quería tener un hijo que le ayudase en su oficio de carpintero, la mujer que no, sino una hija, y que la casarian, y della tendrían un nieto, y que le llamarían García; con esto, ya el marido se convencía, y concediéndola que fuese así norabuena, que al muchacho le enseñaría desde pequeño, y a él le ayudaría; a esto replicó la mujer: «No, no, que caerá la azuela, y matará a Garcigüela». Aplicase a los que con temores impertinentes no se disponen a hacer nada, y se están atados y entumidos, sin aventurarse a hacer lo que les está bien; y a «No asamos y ya empringamos»].

¹¹⁰ [Dícese cuando uno dice: «Mi padre», «Mi madre», o se nombra alguna cosa buena de provecho, como: olla, vino,

Plus brève est cette autre exclamation « à tout faire », qui sert à exprimer un fort enthousiasme : « *Bao* » (B 26 r). Le commentaire qui l'accompagne est précieux, car Correas montre bien, en écrivant « *esta palabra sola sirve de refrán* », ce qu'il entend par le mot « *refrán* », à savoir tout énoncé qui revient de façon récurrente, dit par les uns et repris par les autres. La catégorie « *refrán* » est donc pour lui très vaste et s'étend aux interjections. Le sens assez vague de « *Bao* » le pousse à donner divers exemples d'occurrences qui montrent que cette interjection peut vouloir dire « Et comment ! Bien sûr ! » : « Veux-tu manger plus ? » — « Oh, oui, encore ! » ; « Tu as trouvé cela bon ? » — « Et comment ! J'en veux d'autre ! » ; et à la question : « Il court bien ? », on répond : « — Mieux que cela ! »¹¹¹.

Dans la société de Correas, il y a une autre façon de demander que l'on vous resserve un mets apprécié : « *Era mucha miel* », « *Era mucho turrón* » (E 2110 r). Correas donne explicitement le mode d'emploi de cette phrase, où l'on fait semblant poliment d'avoir été trop généreusement servi¹¹².

Les répliques, dans la conversation, consistent souvent à répondre vertement à l'interlocuteur : l'enthousiasme est exprimé de façon plus mitigée qu'avec « *Bao* » dans cette autre phrase toute faite où le locuteur répond laconiquement, quand on lui demande son avis sur le mauvais vin qu'on lui a servi¹¹³ : « *Por do pasa, moja* » (P 699 r).

À quelqu'un qui vous demandait innocemment « Comment ça va ? », on avait l'habitude de répondre en plaisantant : « *Como a tres con una zapata; que la que antes se levanta, ésa se la calza* »¹¹⁴ (C 672 r), proverbe qui est une façon d'exprimer que l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt.

Les questions posées par les gens bien intentionnés sont parfois indiscrettes et suscitent une réaction défensive bien méritée, comme la question suivante : « *¿Cómo os va de amores?* », à laquelle on répond, pour couper court à la curiosité : « — *Como a mayo con sus flores; si a él le va bien, a mí también* »¹¹⁵ (C 752 r).

Il existait, au Siècle d'Or espagnol, une façon burlesque de redonner un peu d'intérêt à un trop banal salut : lorsque l'on s'enquerrait de votre santé ou de celle d'une autre personne, « *¿Cómo va*

jamón, doblón, dinero y tales].

¹¹¹ [*Esta palabra sola sirve de refrán, y es afirmación con encarecimiento; con ejemplos se entenderá mejor que sirve de respuesta, como decir «Sí, muy bien»: «¿Comieras más? —Bao»; «¿Súpote bien? —Bao»; «¿Corre bien?» interrogando: —Bao; «Amigo eres[,] mas bao» (como si dijera: «Más quiero para mí»)]].*

¹¹² [*Dícese cuando uno quiere más de lo que basta, como: «Querer uno en el papo y otro en el saco»]. Ce dernier proverbe n'est pas non plus répertorié dans le Vocabulario..., en dehors du commentaire cité.*

¹¹³ [*Respuesta cuando preguntan si es bueno el vino, o agua fría, dando a entender que no es bueno, mas que, a falta, se puede beber*].

¹¹⁴ [*Respuesta cuando preguntan: «¿Cómo os va?» «¿Cómo le va?»]. Il existe une variante au masculin : « Como a tres con un zapato: que el que primero se levanta, primero se le calza » (C 671 r). Ce proverbe peut avoir des applications très variées, y compris dans le domaine érotique.*

¹¹⁵ [*Cuando preguntan lo primero, responden lo segundo*]. Correas cite plusieurs proverbes très proches de celui-ci : « *¿Cómo os va con vuestro amor? —Como hermanos y aun peor* » (C 751 r) ; ou encore : « *¿Cómo os va? —Bien a ratos y mal de continuo* » (C 750 r).

Fulano? », il était spirituel de répondre : « —*Colgando* » (C 219 f), en faisant allusion à « ce qui pend dans le pantalon », pour reprendre l'explication lapidaire de Correas¹¹⁶.

Pour se moquer des étourdis, on leur dit « *Hace oscuro, y güele a queso* » (H 91 r), en référence à l'histoire de ce distrait qui, de nuit, croyant avoir ouvert une fenêtre, avait ouvert un placard, et à la question : « Quelle nuit fait-il ? », répondit « Il fait nuit noire, et cela sent le fromage »¹¹⁷.

Les formules figées ont leur place toute trouvée lorsque l'on raconte des histoires à la veillée au coin du feu. On connaît l'amorce traditionnelle des contes : « *Éramos pocos y parió la abuela* »¹¹⁸. Mais Correas nous apprend que la conclusion rituelle en était : « *Como digo de mi cuento, hermanas de la vida; o amigas de mi alma; o señores de la vida* »¹¹⁹ (C 700 r). C'est avec une consciencieuse application que Correas énumère, autant dans la collecte des proverbes que dans le bref commentaire qui les suit, les diverses versions de ladite formule selon l'identité du locuteur : « C'est une formule habituelle chez les femmes qui racontent quelque chose dans les veillées. "Comme je dis dans mon récit" est la formule employée par les hommes ». Ce goût pour l'exactitude scientifique de Correas nous donne des relevés fiables des expressions employées.

La bienséance veut qu'en société, à l'époque de Correas, on ne prononce pas certains mots ou que certaines réalités soient évoquées de façon voilée, à travers une image ou une anecdote populaire. C'est ce qui se passe lorsque l'on parle de « *La vieja honrada de Alcobillas* » (L 964 r), vieille femme qui buvait trop et qui, lorsqu'on lui reprochait ses excès de boisson, répondait : « Sur terre ou sur mer, il n'y a pas plus honorable que moi ». Et lorsque l'on dit pudiquement de quelqu'un que « *La vieja de Alcobillas le ha cogido* » (« la vieille d'Alcobillas l'a pris avec elle », comme lorsqu'on embauche quelqu'un pour travailler), cela signifie que c'est un ivrogne¹²⁰. Sur un mode d'euphémisme semblable, mais dans le registre érotique, on a déjà cité la phrase « *Por Dios, Alonso, tiéneme debajo y pídesme lo otro* »¹²¹ (P 697 r).

Parmi les euphémismes exigés par la politesse, il était conseillé d'éviter les mots « porc », « âne », « queue », ou du moins, après les avoir prononcés, fallait-il s'excuser par un palinodique « Sauf votre respect, Messieurs, etc. » : « *Salvo honor de vuestras mercedes. Salvo honor de las barbas, y tocas, y orejas honradas* »¹²² (S 105 r).

¹¹⁶ [*Pregunta lo primero por la salud, y responde el segundo torcidamente, por: lo que cuelga en la braga*]. Le verbe « *colgar* » ('pendre') pour faire allusion au sexe masculin, est attesté dans un poème cité en note dans Pierre Alzieu..., *op. cit.*, p. 165 : « *para que en su toca / le traiga y le cuelgue* ».

¹¹⁷ [*Creyó ser ventana una alhacena en que había queso, y preguntándole: «¿Qué noche hace?», respondió: «Hace oscuro, y güele a queso»*].

¹¹⁸ Correas en cite d'ailleurs deux variantes humoristiques : « *Éramos treinta, y parió nuestra agüela* » (E 2112 r) et « *Éramos compañuela, y parió nuestra suegra* » (E 2111 r).

¹¹⁹ [*Es ordinario bordoncillo en mujeres, contando algo en las veladas. «Como digo de mi cuento», hombres lo dicen*].

¹²⁰ [*Como si le cogiera para su labor. Es manera de llamar a uno beodo. Dicen que una vieja de Alcobillas, en el valle de Montiel, se tomaba del vino, y retrayéndoselo, respondió: «Por mar y por tierra yo soy honrada»; y quedó por refrán «La vieja honrada de Alcobillas», por: bebedora*].

¹²¹ « *Lo* », « *lo otro* », « *el otro* », « *lo vuestro* », « *lo tal* », « *el quillotro* » sont autant d'euphémismes destinés à éviter des mots grossiers et désignent le sexe de l'homme ou de la femme.

¹²² [*Dícese haciendo salva a palabras bajas o vergonzosas, como «asno», «puerco», o «rabo», y semejantes, entre*

Sans même qu'il y ait nécessité d'euphémisme pour une raison de *decorum*, la langue parlée éprouvait le besoin, au Siècle d'Or comme de nos jours, de dire les choses de façon détournée, par simple recherche du jeu verbal. Le proverbe est l'un de ces paravents. Dans une situation aussi courante que celle de demander à quelqu'un : « Pourquoi ne te dépêches-tu pas ? », on pouvait répondre par le proverbe : « *San Lucas, ¿por qué no encucas? —Porque no tengo las bragas enjutas* » (S 131 r), en rapport avec la fête de la Saint-Luc, date où le raisin venait d'être foulé et où le moût n'était pas encore consommable. Littéralement, l'énoncé demande à saint Luc (dont la fête est célébrée en automne) pourquoi il ne boit pas. Et le saint répond qu'il ne faut pas être trop pressé, que le vin n'est pas encore consommable (il vient de fouler le raisin, comme le montrent ses culottes encore mouillées par le jus de raisin). Cet énoncé destiné à déconseiller la hâte excessive rappelle aussi l'aspect vestimentaire des vigneron pendant le foulage du raisin. Mais le commentaire de Correas insiste sur le fait que le verbe « *cucar* » ou « *encucar* » est un verbe à tout faire, qui peut désigner n'importe quelle action et facilite par conséquent l'application universelle du proverbe. La scène agricole brossée dans ce dialogue n'est pas la seule possible, et le proverbe pouvait s'appliquer également à un autre phénomène automnal, la reprise des cours à l'Université. Correas précise qu'en disant « “ Pourquoi ne te dépêches-tu pas ? ” », c'est comme si on disait aux étudiants : “ Pourquoi ne vas-tu pas étudier, maintenant que la Saint-Luc est arrivée ? ” »¹²³.

13. Les formules exclamatives

Pour faire revivre toutes sortes d'expressions colloquiales, Correas relève onomatopées, cris d'animaux et cris utilisés par l'homme avec le bétail et les animaux domestiques, interjections, jurons, etc. Certes, on trouve des traces écrites de ces émissions verbales dans d'autres types de textes (au théâtre, citons, par exemple, dans *El perro del hortelano* de Lope de Vega, le valet, qui s'exclame « *¡Oxte, puto!* », « Attention ! »), mais ces expressions sont plus fréquentes encore dans les proverbes que dans les textes dramatiques, et la valeur de leurs emplois y est plus aisément perceptible, grâce aux commentaires de Correas. C'est le cas de cette historiette, construite en cascade verbale :

Cuando el zapatero dice «boj»¹²⁴, mete la casa en alboroj; piensa el mozo que dice «coj», la mujer que dice «a vos», el gato que dice «moj», la polla que dice «hoj», y el perro que dice «to», y el

gente no polida; de «salvo honor» se hizo una palabra, «salvonor», por: el trasero».

¹²³ [Quiere decir: «¿Por qué no bebes?»; responde que ha poco que salió de pisar las uvas, y el mosto no está de sazón para beber. «Encucas» es palabra hecha por énfasis, que se acomoda al propósito que se quiere; otros dicen: «San Lucas, ¿por qué no cucas?». Y «cucas» también quiere decir: «¿Por qué no corres?», como si dijese a los estudiantes: «¿Por qué no te vas al estudio, venido San Lucas?»]. La rentrée universitaire avait lieu à la Saint-Luc.

¹²⁴ La n. 196, p. 198, de l'édition Jammes-Mir renvoie à : « Hernán Núñez: “Quando el çapatero dize box, mete la casa en alborox. Piensa el moço que dize cox; la muger, que dize vos; el gato, que dize mox; la polla, que dize ox. Cox quiere dezir, ‘coge’ (f. 101v). Alborox, por alboroto: quizá por la consonancia. Mox (por moxte): ¿“Voz con que se llaman los gatos”? En Acad., moxte, sinónimo de oxte, voz con la que se les ahuyenta. [...] Como Correas no utiliza la j en el manuscrito, todas estas voces (menos vos) se escriben con x ».

gallo que dice «clo», y el cochino que dice «coche», y mete la casa en alborote; [o] Cuando el zapatero pide el boj, dice el ama al mozo: «A vos»; y el mozo a la moza: «A vos»; y la moza: «No, sino a vos»; el gallo piensa que dicen «hoj», y anda la casa en torno.

Ce précieux énoncé, qui réunit à lui tout seul une véritable encyclopédie d'interjections populaires, repose sur l'idée suivante : le chef de famille, cordonnier de son métier, s'exclame « *boj* », pour réclamer à son apprenti la « buisse » (« *el boj* », 'marteau de cordonnier'). Mais, dans la maisonnée, tout le monde interprète à sa façon la phrase prononcée, et le proverbe sert à ironiser sur les personnes qui n'entendent que ce qu'elles veulent. L'énoncé recueille donc une série de mots ou interjections suffisamment proches phonétiquement de « *boj* » pour qu'il y ait confusion possible. Ces approximations étaient rendues plus perceptibles encore par l'orthographe initialement employée par Correas, qui n'utilisait pas la graphie « *j* » dans son manuscrit, mais « *x* », conformément à la prononciation au ^{xvii}^e siècle. Ainsi, l'apprenti entend « *cox* » (apocope de « *coge* » : « prends »), le chat « *mox* » (« *moj* » : interjection utilisée traditionnellement pour appeler les chats), la maîtresse de maison, narcissique comme il se doit, se croit interpellée et entend « *a vos* » (« à toi »)¹²⁵, et les poules entendent « *hoj* », cri communément utilisé à cette époque pour les appeler.

L'interjection la plus fréquente et la plus polyvalente dans la langue du Siècle d'Or semble être le « *oxte* » déjà signalé, qui se décline en diverses variantes phonétiques, comme « *¡Oiste, polla!* » (O 117 r)¹²⁶ et « *¡Oiste, puto!, ¡Oste, puto!* »¹²⁷ (O 118 r), dont Correas indique qu'on le dit « pour fuir un danger ». Il signale d'ailleurs, au passage, d'autres expressions équivalentes et plus explicites, comme « *¡Guarda afuera!* » (« Prends garde! »), ou « *¡Ay, que quema!* » (« Attention, ça brûle ! »)¹²⁸. Correas établit un *distinguo* assez peu convaincant entre ces « *oste* » et l'exclamation contenue dans « *¡Ox, que pica!* », dont il nous dit que c'est un abrégé de « *¡Ojo!* », à ne pas confondre justement avec l'interjection « *¡hox!* » destinée à chasser les poules¹²⁹. Dans le commentaire qui accompagne le proverbe « *En lugar do no hay reloj, ¡hox!* » (E 1806 r), Correas donne plus de précision encore sur l'emploi de cette onomatopée pour effrayer les oiseaux¹³⁰. Une autre version de ce cri familier, celle qu'emploient les bergers aragonais avec le bétail, se trouve dans le commentaire associé au proverbe « *No hay cabras, y hay ixte* » (N 688 r). Correas précise

¹²⁵ Dans le sens de 'C'est à toi que je parle !'.

¹²⁶ [Lo que: « *¡Aj, que quema!*»; « *¡Guarda afuera!* ». El « *oiste* » es trocado de « *hoxte* »].

¹²⁷ [Lo que « *¡Guarda afuera!* ». Cuando se retiran del daño].

¹²⁸ On trouve aussi une autre exclamation pour mettre en garde : « *¡Ojo al virote!* » (O 126 r).

¹²⁹ [« *¡Ox!* » por « *¡Oxo!* », como « *¡Guarda fuera!* ». Los que no advierten piensan que es partícula para avisar que se huya, como « *¡hox!* » a las aves]. Robert Jammes et Maïté Mir, *op. cit.*, n. 53, p. 612, écrivent : « *Hox* (vid. en Oudin, *hoxear*, "huer, effaroucher, chasser", *Tesoro*, p. 571): sobre las dos series que Correas intenta deslindar a partir de *oxo* (*ox, oxe, oxte, oiste, oixte, óxete, uste, iste*) y *hox* (*hoxe, hoxi, hoxte*), vid. "Cuando el zapatero...", "En lugar do no hay reloj, *hox*", "Esa mosca...", "No hay cabras...", "¡Oiste, polla!", "Quién pájaro ha de tomar...", "Tanto me doy...", y, en las Frases, "¡Oiste, necio!" ».

¹³⁰ [Porque es pobre, y no se ha de hacer allí mansión; « *hox* » es palabra con que se avientan y espantan las aves].

que « *ixte* » est un cri de bergers, en Aragon, quand ils mènent les troupeaux¹³¹. Une variante supplémentaire de ce mot est « *uste* », attestée dans « *A cabo de rato, ¡oxte!; [o] ¡uste!* »¹³² (A 61 r), qui se rapproche du « Allez, ouste ! » français. Enfin, à propos de « *Quien pájaro ha de tomar, no ha de hojear* », Correas note que « *hojear* » vient de « *hoj* », interjection avec laquelle on chasse les oiseaux, et non pas de « *hojas* » ('feuilles d'arbres', ou 'pages de livre'), bien que du mot « *hoja* » provienne « *hojear* » ('remuer des feuilles' ou 'feuilleter un livre')¹³³.

Les cris pour commander les animaux de trait se reflètent de façon élaborée dans l'expression :

Fuiste por «jo» y veniste por «harre»; o Fuiste por «harre» y veniste por «jo». Fuiste por asno y volviste por bestia. Ir por asno y volver por bestia (F 102 r).

On retrouve aussi ces cris dans « *Tanto me doy por "oiste" como por "harre". Tanto me doy por "xo" como por "harre"* »¹³⁴ (T 124 r).

14. Le proverbe : reflet authentique ou reflet « littérisé » de la société ?

Les petites scènes de la vie domestique sont centrées sur quelques lieux emblématiques, essentiellement la table familiale et le lit conjugal, mais aussi la cour de la maison, le devant de la porte, le coin du feu, c'est-à-dire, et cela n'a rien d'étonnant, les lieux de rencontre au sein de la maison ; ou encore, à l'extérieur de la maison, elles renvoient à ce qui lui sert d'ersatz, à savoir la taverne ou l'auberge, lieux où l'on retrouve ces éléments fondamentaux que sont la table et le lit. Entre le monde extérieur et le monde privé, la sphère intermédiaire des voisins est un espace d'empiétement et de surveillance réciproque qui génère de nombreuses interactions inspiratrices de contes ou de proverbes. Hors lieux précis, on assiste à tous les enjeux de la vie humaine, les jeux d'enfants qui s'entraînent aux inégalités sociales du monde des adultes, les projets d'avenir ambitieux des parents pour leurs enfants, le renouvellement des générations et l'héritage, mais surtout on entend les répliques du tac au tac, les plaisanteries traditionnelles, les interjections et les jurons, tout ce qui fait la rumeur des échanges verbaux quotidiens.

Ainsi, à la théâtralité formelle des proverbes issus des contes dialogués, souvent due à la conservation de fragments intacts des dialogues oraux, s'ajoute la puissance d'évocation propre à cet univers concret du quotidien, duquel se dégage une belle vitalité. Le foyer familial reste, pour l'Espagnol contemporain de Correas, un lieu d'attraction qu'il est difficile de quitter : les jeunes gens du quartier de San Julián, à Salamanque, ont bien du mal à s'éloigner de la girouette de leur

¹³¹ [Esto es: «Hijo no tenemos, y nombre le ponemos». «Ixe» es palabra de pastores, en Aragón, careando el ganado].

¹³² Robert Jammes et Maïté Mir, *op. cit.*, n. 15, p. 6, signalent que ce mot est répété et barré par Correas dans son manuscrit, avec le commentaire suivant : « Kortado de oxete. Dizese oiste i uste ».

¹³³ [Compónese «hojear» aquí de «hoj», voz con que se espantan las aves, no de «hoja» de árbol o libro, aunque desta hoja se hace verbo «hojear», revolver hojas de libro u árbol. «Ojear», sin «h», por «mirar», se dice de «ojo»].

¹³⁴ [Otros escriben: «oixte», «iste», «oxte»].

église (« *El gallo de san Julián los llama* », E 569 r)¹³⁵, et à qui abandonnait son foyer, ne se rendant pas compte du trésor qu'il perdait, on disait, sur le ton de la réprobation amicale : « *Pan perdido, vuélvete a casa* » (P 105 r)¹³⁶.

À côté des témoignages plus ou moins médiatisés de la société du Siècle d'Or qu'offrent les proverbes, il en est un dont l'authenticité ne peut être mise en cause : celui de Correas lorsqu'il exprime sa propre opinion sur la valeur et l'emploi des proverbes et sur les contes dont ils dérivent, ou encore lorsqu'il commente le rapport qui unit le conte et le proverbe. Dans ce type d'observations, Correas se montre sincèrement préoccupé par le niveau de véracité de l'anecdote synthétisée dans le proverbe, et l'on voit qu'il donne un statut très différent aux récits attestés et aux contes créés de toute pièce.

Sous le terme de « *refranes* » ('proverbes'), comme on a pu le voir à plusieurs reprises, sont réunis dans le *Vocabulario* des genres très différents et pas seulement ce que nous entendons de nos jours par ce mot : aux parémies proprement dites (proverbes, dictons, phrases proverbiales, dialogismes, locutions proverbiales), s'ajoutent les chutes de petits contes dialogués, les chansonnettes, les devinettes, les calembours, les phrases burlesques inversées, les interjections, les automatismes verbaux, etc. Le lecteur actuel, loin de s'en plaindre, sait gré à Correas de ce souci d'exhaustivité.

C'est volontairement qu'ont été mêlées dans ce *corpus* des anecdotes de provenance variée, qu'elles soient certifiées vraies ou déclarées fictives par le compilateur, qu'elles soient présentées comme appartenant au répertoire des brèves traditionnelles ou à l'expérience personnelle. Ces brefs récits recueillis par la plume de Correas sont, avant tout, objets littéraires et non pas reflets bruts de cette société. Mais, quel que soit leur statut d'origine, ces énoncés reflètent authentiquement une manière de penser et d'agir, par le fait même de leur utilisation réitérée dans la conversation.

15. Le souci scientifique de Correas

Correas se posait, par un louable souci d'honnêteté intellectuelle, la question de la véracité du contenu des proverbes recueillis et, dans le cas des proverbes dérivés de petits contes, celle de l'authenticité de ces sources. La véracité d'une histoire pouvait, à ses yeux, être garantie soit par un témoignage de première main (le compilateur lui-même ayant joué le rôle de témoin direct), soit reposer sur des témoignages reçus par lui, soit se fonder simplement sur une apparence de vérité, une simple vraisemblance. Le réel rejoint le littéraire et vice-versa mais, au-delà de la question des sources des proverbes, il est intéressant de voir en quels termes le compilateur se réfère à la nature fictive ou authentique des scènes évoquées, et quelle attitude il adopte dans son commentaire : celle

¹³⁵ [*Dícese esto en Salamanca por los mozos que se van con ánimo de valer fuera, y dentro de poco vuelven a los torreznos de casa. San Julián es una parroquia cerca de la plaza, que tiene un gallo sobre la torre por veleta*].

¹³⁶ [*O trocado: «Vuélvete a casa, pan perdido». Así llaman a uno que se va de casa, y no conoce el bien que en ella tiene*].

de l’assertion scientifique ethnographique, celle de l’œuvre de mémoire dans le cas des contes traditionnels, ou celle du témoignage affectif personnel. Au détour d’une phrase de Correas apparaissent des indices qui permettent de définir la position intellectuelle du compilateur par rapport aux scènes qu’il relate et aussi sa façon de percevoir et de transmettre au lecteur le lien existant entre les proverbes et les anecdotes d’origine, comme on va le voir dans les ultimes exemples qui suivent.

Certains proverbes sont présentés par Correas avec toutes les caractéristiques du témoignage ethnographique. Les locutions proverbiales sont parfois d’un emploi très éloigné de l’anecdote d’origine, et leur formulation est si concise qu’il était déjà difficile, pour le lecteur du ^{xvii}^e siècle, d’en percer le mystère. C’est le cas de l’expression « *Noche toledana. Alfíl toledano* » (N 1339 r), dont les contemporains de Correas savaient qu’elle désignait « une très mauvaise nuit », mais sans pour autant connaître l’origine de l’expression. Correas explique qu’elle renvoie à une ancienne coutume des jeunes filles de Tolède de passer la nuit de la Saint-Jean sans dormir, à guetter quels seraient les premiers mots entendus après les douze coups de minuit, espérant ainsi entendre prononcer le nom de leur futur mari. On voit que, contrairement à de nombreuses autres petites scènes se référant à la coutume, Correas présente bien cette pratique comme authentique, mais considère qu’elle renvoie à un passé révolu dont il critique l’obscurantisme et l’archaïsme (il traite ces jeunes filles de « petites sottes »). Le statut de témoignage véridique est cependant d’autant plus net que le commentaire de cette expression proverbiale contient à son tour un petit conte humoristique littéraire, donné, sans doute, comme autre exemple de ce que peut être une très mauvaise nuit : il s’agit du conte de l’Asturien venu en visite chez un de ses fils à la cour, et qui fut enfermé par celui-ci pendant trois jours dans un lieu obscur pour lui faire croire que c’était toujours la nuit dans ce pays et l’inciter à repartir bien vite chez lui¹³⁷.

Mais Correas peut se contenter simplement d’évoquer de façon purement descriptive les pratiques coutumières. C’est ce qu’il fait dans l’explication qu’il donne pour le dicton « *Ni sábado sin sol, ni moza sin amor, ni viejo sin dolor, ni puta sin arrebol* » (N 303 r), disant que c’est le jour où l’on étale au soleil les cols, voiles et plastrons pour les mettre à sécher après les avoir lavés. Correas prend la peine d’analyser avec beaucoup de précision le processus verbal qui conduit de cette habitude domestique à l’expression ambiguë « Il n’y a pas de samedi sans soleil », dont il souligne que certains ignorants la prennent parfois au pied de la lettre. Il cite aussi l’expression elliptique « *Andan o están, de sábado* », « elles sont “ de samedi ” », qui, par extension, est une façon de dire

¹³⁷ [Es la escucha que hacían mozas necias, noche de San Juan, de la palabra primera que oían, dadas las doce, en la calle, pensando que con el que se nombrase se habían de casar. De allí salió decir «noche toledana» por: noche mala, por el desvelo que pasaban. Algunos dicen que a un asturiano le tuvieron encerrado tres días en parte oscura, haciéndole creer que no amanecía, y enfadado de tan larga noche, se volvió; y que fue embuste de un su hijo, privado del Rey. «Alfíl toledano» se dice porque se esperaba al filo de la media noche. Algunos dicen : «Arfíl toledano»].

que les filles de la maison ou les servantes ne sont pas disponibles, même si elles ne sont pas forcément occupées au séchage des dentelles. Correas donne un commentaire détaillé du premier fragment du proverbe parce qu'il sait qu'il en circule à son époque une interprétation erronée. Mais il s'abstient de commenter la suite de l'énoncé, jugée transparente¹³⁸.

À l'inverse, certains mots employés fréquemment par Correas comme « *cuento* » ou « *chiste* », ou les expressions « *se dice* », ou « *fingen* », soulignent qu'il s'agit de fiction et montrent la conscience qu'en avait le compilateur, comme on le voit à l'occasion du commentaire de « *No hay tal caldo como el zumo del guijarro* » (N 860 r).

C'est l'histoire d'un homme qui, n'ayant pas trouvé de quoi se nourrir dans une auberge, alla chercher des galets tout propres dans un ruisseau et revint à l'auberge, disant qu'il savait cuisiner cette friture-là, et demandant à son hôtesse un peu de beurre et des œufs ainsi que d'autres condiments, il fit un bouillon et un ragoût qui semblèrent délicieux à tout le monde, et les gens disaient : « Il n'y a rien d'aussi bon que le jus de galet¹³⁹.

Ce conte et ce proverbe, qui reprennent le vieux mythe de l'« auberge espagnole », étaient cités pour montrer qu'avec un peu d'habileté, l'on peut facilement « faire prendre des vessies pour des lanternes » ou « faire feu de tout bois ».

Mais les limites entre le vrai, le vraisemblable et la fiction se perdent parfois un peu. La question du rapport ambigu entre conte et proverbe (lequel précède l'autre ?) est implicitement posée par Correas, qui, à propos de « *No escupiré, aunque me ahogue* » (N 606 r), écrit « On invente l'histoire pour [expliquer] le proverbe, ou le proverbe pour [illustrer] l'histoire ». Il s'agit d'une femme qui se trouve au lit avec son mari et lui demande l'autorisation de cracher. Le mari le lui interdit, la menaçant même, si elle le fait, de quitter le lit conjugal. Elle le retient en disant : « Je ne cracherai pas, même si je devais m'étouffer »¹⁴⁰.

Correas n'est pas toujours en possession du conte d'origine : par exemple, pour « *¿Por acá va la danza? ¿Por acá va la danza, Mari Pérez? ¿Por acá va la danza, Marcos Conde?* »¹⁴¹ (P 640 r), les spécialistes actuels connaissent l'existence d'un conte-source dont Correas ignore l'existence, même s'il connaît l'essentiel du contenu de l'anecdote : il s'agit d'un personnage qui s'était endormi dans une maison après une beuverie et qui, le jour suivant, quand il s'est réveillé, cherchait où était

¹³⁸ [Dícese «Ni sábado sin sol» porque el sábado aliñan cuellos, tocas y gorgueras, y las ponen a secar; y porque las mujeres mozas se ocupan en esto, se dice que «andan, o están, de sábado»; y si el amo, o el padre, pregunta por la moza, responden: «Está en la solana poniendo al sol», que le haga, que no; y como esto es cotidiano cada sábado, dicen: «No hay sábado sin sol», esto es, sin la tal ocupación y cuidado. El vulgo parece que ya ha creído que no hay sábado sin sol, y no hay más razón ni certeza en él que en los otros días].

¹³⁹ [Entiende: el agua. Hay este cuento: que un pasajero no halló qué comer en un lugar, y salióse a un arroyo, y cogió unos guijarros limpios, y volvió a la posada, y dijo que él sabía guisar aquella fruta, que le diese una poca de manteca la güésped, y unos güevos, y así pidió otros aderezos, y hizo un caldo y guisado que a todos pareció y supo bien; y decían: «No hay tal caldo como el zumo del guijarro»].

¹⁴⁰ [Quería escupir la mujer y dijo al marido que la diese lugar; dijo él: «No escupáis, que me iré de la cama»; ella le detuvo, diciendo: «No escupiré, aunque me ahogue». Fíngese el cuento para refrán, y el refrán para el cuento].

¹⁴¹ [Habíase quedado dormido en una casa do bebieron, y buscaba la danza esotro día que despertó].

passée la fête. Correas exprime par ailleurs lui-même ses doutes. Dans la glose de « *Quien tal recaudo puso en la olla...* » (Q 705 r), on a pu lire qu'il emploie la prudente formule : « *Dásele por origen este cuento...* », avec objectivité, sans exprimer de certitude personnelle, montrant ainsi qu'il est très conscient de recueillir une tradition littéraire. Le mot « *cuento* », lorsqu'il est mentionné par Correas dans un de ses commentaires, apparaît habituellement au début de celui-ci. Il pourrait sembler bien difficile que ce terme soit mentionné au sein même de l'énoncé du proverbe. C'est pourtant ce qui arrive implicitement dans « *Ser olla y cobertera será fuerza, como el de Rojas* » (S 266 r)¹⁴², où l'on renvoie nommément à l'histoire d'un certain Rojas (« *el [cuento] de Rojas* »). Ce personnage, une autre figure populaire de grand buveur, va dans sa taverne habituelle, commande un quart de vin, le consomme et annonce ensuite à la tenancière qu'il n'a pas d'argent et qu'il va falloir lui faire crédit. Ce à quoi la patronne de l'estaminet répond : « *Ser olla y cobertera será fuerza* ». Être à la fois « *olla* » ('marmite') et « *cobertera* » ('couvercle') revient à dire commerçante et banquière, c'est-à-dire qu'elle devra cumuler tous les rôles, et qu'elle n'a pas le choix, puisque le buveur l'a mise devant le fait accompli. Cette phrase peut aussi être utilisée sous une autre forme (« *Fuerza será, como el de Rojas* »), lorsqu'on force la main à quelqu'un dans la conclusion d'un marché.

À propos de « *Cuando fueres a cagar, lleva con qué te limpiar* » (C 1315 r), Correas, au moment de relater le conte d'où est dérivé le proverbe, paraît hésiter sur son authenticité : il lui semble qu'il a tout aussi bien pu être inventé de toute pièce que refléter une anecdote réelle : « *El cuento parece compuesto, mas pudo suceder* »¹⁴³.

Correas explique généralement l'emploi d'une expression proverbiale en citant le conte populaire traditionnel dont elle est issue, mais il rapporte parfois aussi des anecdotes vécues ou même, comme on l'a vu avec « *Con quien paces que no con quien naces* », fait allusion à sa propre expérience. C'est pour prouver l'exactitude de la très célèbre expression proverbiale « *Tiene siete vidas como gato. Tiene más vidas que un gato* » (T 292 r) que le vieux « *Maestro* » offre au lecteur un exemple personnel, qui reflète sa vie intime d'intellectuel accompagné de près, dans ses travaux de recherche, par le chat de sa maison : après avoir écrasé le minet par inadvertance sous la lourde

¹⁴² [Dícese cuando es forzoso hacer, o fiar lo que luego no se puede pagar. Un buen bebedor, llamado Rojas, llegó a la taberna, y echóse un cuartillo, y dijo luego a la tabernera: «No hay moneda; éste fiármele ha». Respondió ella: «Forzoso será ser olla y cobertera»; y de aquí quedó en refrán: «Será fuerza, como el de Rojas», por otro que pidió ser fiado en lo mesmo, o en otro cuartillo. En la «F»]. Correas renvoie, en effet, à une autre entrée du *Vocabulario*..., à la lettre F : « *Fuerza será ser olla y cobertera; y Fuerza será, como el de Rojas; o Será fuerza como el de Rojas* ». [Cuando uno pide que le fien algo, porque es imposible luego pagallo, y es fuerza porque lo tiene ya en su poder, como sucedió a Rojas, que habiéndose bebido un cuartillo de vino en la taberna y no teniendo blanca, fue forzoso fiarle. Acomódase a cosas que no se escusan, con voluntad o sin ella].

¹⁴³ [En el hospital de Valladolid dicen que había un letrado loco, y que tenía un cartapacio de pareceres para diferentes casos, puesto su precio y tasa a cada uno, y se ponía [a] una reja y decía a voces: «¿Hay quién quiera un parecer de cien reales, de noventa, de ochenta?», y desta manera bajaba hasta diez, y de aquí para abajo hasta un real, y de aquí hasta un cuarto. A este precio llegó uno y dióle el cuarto; el loco hojeó el libro hasta que por su tabla halló el parecer de a cuarto, que es: «Cuando fueres a cagar, lleva con qué te limpiar». Cuento parece compuesto, mas pudo suceder].

chaise de son bureau, Correas peut se porter garant scientifiquement du fait que les chats ont une aussi grande résistance que le dit le proverbe. Le chat en question, le cou écrasé, n'avait toujours pas repris ses esprits une demi-heure après, et Correas s'apprêtait à jeter son cadavre à la rue, lorsqu'il eut l'idée de mettre à l'épreuve l'adage. Il décida d'envelopper le chat, qui avait déjà les yeux vitreux, et d'attendre. Une heure après, au moment de le jeter, en guise d'ultime vérification, il l'exhuma des chiffons où il l'avait mis, et le chat en sortit en pleine forme, comme si rien ne lui était arrivé, et se mit à manger tout de suite ce que Correas lui jetait depuis la table¹⁴⁴. La scène racontée à l'occasion de ce proverbe est précieuse non seulement parce qu'elle offre un instantané de la vie de Correas et montre l'intérêt qu'il porte à son chat, mais parce que, pour une fois, le compilateur, loin de chercher à contrer l'opinion populaire, lui emboîte le pas :

Le peuple dit par expérience que les chats ont sept vies, ou sept âmes, parce que, même après les avoir jetés sur le tas d'ordures, les tenant pour morts, il n'est pas rare qu'ils reviennent à la maison bien vivants, et on en connaît de nombreux exemples.

À l'opposé du témoignage personnel ou du récit ethnographique, les contes littéraires d'inspiration boccacienne rapportés par Correas ne reflètent pas spécifiquement la société espagnole de son temps, mais un monde de références culturelles partagées par une grande partie de l'Europe. La circulation de ces anecdotes et leur popularité leur permet aussi d'atteindre cette ultime consécration que représente le passage à la forme proverbialisée. C'est le cas de l'expression « *Todo sabe a berenjenas* » (T 425 r), où s'exprime une misogynie déclarée qui ne détone pas avec les nombreux autres énoncés misogynes de la collection de Correas et qui nous rappelle la mauvaise réputation des aubergines dans le monde hispanique, bien avant les écrits de García Márquez¹⁴⁵. Correas donne le contexte éclairant nécessaire et raconte l'histoire suivante :

Un seigneur poursuivait de ses assiduités la femme de son domestique. Ce dernier, l'ayant appris, invita son maître à une collation et lui servit différentes préparations, toutes à base d'aubergines. Le seigneur décela dans tous les plats la saveur de l'aubergine et dit qu'il en avait reconnu le goût. Le domestique lui répondit : « Oui, Monsieur, c'est le même goût d'aubergine partout », laissant entendre que toutes les femmes sont pareilles, tout aussi aubergine la sienne que celle de son maître¹⁴⁶.

Ces préjugés contre l'aubergine ont leur origine dans la culture arabe. Le *Diccionario de*

¹⁴⁴ [El vulgo dice por experiencias que los gatos tienen siete vidas, o siete almas, porque después de tenidos por muertos, y echados al muladar, suelen volver vivos a casa. Destos ejemplos hay muchos. A mí me aconteció coger uno por el pescuezo con el pie de una silla en que estaba sentado, y ahogado allí por media hora quererle arrojar a la calle; y por ver alguno destos milagros lo dejé entonces, y le arrojé sin esperanza de vida, porque los ojos estaban amortecidos, y al cabo de una hora le saqué y estaba bueno, como si tal no le hubiera sucedido, y comió de lo que echaba de la mesa].

¹⁴⁵ Voir Gabriel García Márquez, *El amor en los tiempos del cólera*, Bogotá, Oveja Negra, 1985, où le personnage de Fermina Daza se fait l'écho de cette aversion.

¹⁴⁶ [Un señor pretendía el amor de la mujer de un criado. Sabiéndolo el criado, le convidó a una merienda, y diole diferentes cosas, guisadas todas con berenjenas. Sintió el señor en todo el sabor de berenjenas, y dijo que le sabía a ellas; respondió el criado: «Sí, señor, todo sabe a berenjenas», dándole a entender que todas las mujeres son unas, tan berenjena la ajena como la de su casa].

Autoridades signale que, selon Diego de Urrea, ce mot signifie en arabe « *cuerpo malo* », et que c'est un légume froid et humide, dépourvu de toute saveur notable, raison pour laquelle on l'accommode facilement à tous les plats. Mais l'aubergine est aussi liée, par sa forme phallique, à des gestes offensants: « *Berengenazo: golpe dado con berengenas: y assí quando a uno le han tirado con ellas le dice que le han dado de berengenazos* »¹⁴⁷. Covarrubias, dans son *Tesoro de la lengua Castellana*, se montre très disert sur ce légume, et fait remonter à des temps plus éloignés encore les connotations érotiques de l'aubergine, aliment susceptible d'« éveiller de mauvais désirs » :

Los latinos llamaron a las verengenas mala insana, por ventura porque alteran al hombre, provocándole a lujuria; y a esta causa las llamaron por otro nombre amoris poma, y no por su parecer y hermosura, pues no la tienen.

Les contemporains de Correas, qui partageaient ces préjugés anti-aubergines, pouvaient donc plus facilement comprendre le sens du proverbe que le lecteur actuel.

Une autre anecdote de style boccacien permet, en comparant les deux gloses rédigées par Correas pour chacune des deux versions citées, d'observer la façon dont elles sont formulées. Il s'agit de « *Cornudo, apaleado, y ambos satisfechos* »¹⁴⁸ (T 608 r). Le récit-source est fait, dans le commentaire qui accompagne cette première version du proverbe, de façon complète et intelligible, bien que condensé au maximum. Mais la variante « *Sobre cornudo apaleado, y ambos satisfechos* » (S 819 r), elle, est suivie d'un commentaire décousu et incomplet¹⁴⁹. Correas semble avoir laissé échapper cette redite. Ce deuxième résumé de l'anecdote boccacienne, parce qu'elliptique, témoigne de la très grande popularité du conte, le contenu de l'anecdote étant jugé compréhensible à demi-mot, et cette popularité vaut aussi pour le proverbe, très fréquemment cité.

Une première constatation générale, dans les exemples que nous avons pu offrir, est que la plupart des scènes relatées sont de nature comique, à part quelques exceptions, comme la dispute entre le beau-père noble et son gendre roturier. Une autre constatation générale sur le plan formel est le degré de décantation variable du texte, lors du passage du conte au proverbe. L'énoncé cité peut

¹⁴⁷ Citons Pierre Alzieu, ... *op. cit.*, n. 63, p. 282, qui rappelle que les concombres sont à l'origine de plaisanteries et d'affronts « [...] comme dans un épisode de la légende des Infants de Lara, où nous voyons Doña Lambra donner l'ordre à un de ses domestiques de jeter sur le plus jeune des Infants un concombre ensanglanté (« *con sangre tiznado* ») : le caractère obscène de l'insulte est évident et c'est ce qui explique que les Infants de Lara, indignés, tuent le serviteur de Doña Lambra, bien que celui-ci se soit réfugié sous les jupes protectrices de sa maîtresse (« *so su brial se metía* »). Voir les romances 669 et 670 de Durán ».

¹⁴⁸ [El amo, de la fidelidad de la mujer y mozo, y el mozo, de haber gozado a la señora. Dicen este chiste: que la ama dijo al mozo que se fuese tras la cama a ella en durmiéndose el marido; estando ya, y teniéndole asido por la mano, despertó al marido, y díjole que el mozo la había requerido, y que le dijo de sí, que le esperaría en el corral, que él se vistiese los vestidos della y le fuese a esperar y le castigase. Fue el buen hombre, engañado; luego entró el mozo en la cama, y el amo esperar. En negociando, fue el mozo con un garrote, haciendo del fiel, y apaleó al amo embarazado con la saya, como que fuera la ama, diciendo: —«¡Bellaca! ¿a mi señor había yo de hacer tal agravio, ni vos traición?», y recogióse con esto, y el amo quedó apaleado, burlado y satisfecho].

¹⁴⁹ [Sabido es el cuento: que el amo con los vestidos de la mujer esperaba su mozo en el corral; entretanto estuvo con su ama, y luego fue a apalea el amo, como que era ella y volvía por la honra del amo; quedó el amo satisfecho de mozo y mujer, y el mozo de su ama].

restituer la totalité du dialogue ou seulement la quintessence de celui-ci, une réplique essentielle ou simplement la dernière réplique. Ce n'est d'ailleurs pas toujours la partie dialoguée du conte qui est reprise dans le proverbe : un récit non dialogué peut donner lieu à une remarque globale formulée de l'extérieur par la voix gnomique, en particulier dans ces proverbes que les spécialistes désignent du nom de « wellérisme »¹⁵⁰, où un commentaire railleur souligne l'absurdité de la situation.

16. Conclusion

Il a pu paraître audacieux de regrouper, dans ces pages, les gloses de Correas relatant un souvenir personnel ou une scène « ethnographique » et celles qui font état de contes populaires ou littéraires traditionnels, parfois de cultures non hispaniques. Pourtant, quelle que soit l'origine de l'anecdote-source, le processus de décantation qui a permis le passage du récit au proverbe est le même et reflète tout autant le mode de vie de cette société. La nature fictive de ces petits récits ne les empêche pas de représenter, parfois en la radicalisant et en la caricaturant, et très souvent à travers le prisme du burlesque, la société de Correas. En regroupant ces petites scènes d'origine disparate, nous n'avons fait qu'aller dans le sens de Correas qui amalgame, dans sa collection, des expressions figées de nature variée. Le vieux « *Maestro* » est sans cesse préoccupé par la question de l'origine de ces fragiles énoncés proverbiaux qu'il collectionne avec passion et tente de sauver de l'oubli, et nulle part cette préoccupation n'apparaît autant que pour les proverbes issus d'anecdotes populaires. Correas s'applique aussi à montrer l'évolution de leur emploi, leur développement en formes complexes, leur utilisation au deuxième degré et les contextes variés de leur mise en pratique. Qu'elles se situent en amont ou en aval de l'existence du proverbe, ces petites scènes sont toujours révélatrices d'un intense degré de sa popularité, et servent ainsi, directement ou indirectement, à portraiturer la sensibilité des Espagnols du Siècle d'Or. Et les témoignages, glissés dans les interstices des commentaires, où l'on entrevoit la personnalité du compilateur lui-même ne sont pas les moins intéressants. Parallèlement à son entreprise de conservation du patrimoine culturel populaire, Correas laisse apparaître un plaisir d'écrire et un talent qui s'expriment sensiblement de la même manière dans les historiettes traditionnelles et dans les anecdotes personnelles. Autre point commun entre ces scènes : malgré leur nature différente, elles posent toutes la question du contexte dans lequel a été employé le proverbe, contexte où l'affectivité joue toujours un grand rôle, qu'il s'agisse d'une histoire drôle saisie au détour d'une conversation ou d'un souvenir émouvant ineffaçable.

La présence de ces anecdotes fait du recueil de Correas, plus qu'un répertoire, un livre de chevet inépuisable, comme ces nombreuses miscellanées que les amateurs copiaient, au ^{xvii}^e siècle, dans

¹⁵⁰ Exemples de « wellérisme », où la voix de la sagesse universelle est là pour souligner l'absurdité du premier fragment du proverbe : H 405 r : « *Hija, di una gracia. —Madre, quiero caca. —Por vida della, que nunca se lo enseñé* ». *Y estaba en el tálamo*.

des cahiers pour leur usage personnel. Ces petites scènes de la vie en société, insérées au milieu des listes sèches de proverbes et alternant avec des explications purement utilitaires, représentent des pauses narratives, des oasis de détente pour le lecteur qui peut admirer combien la théâtralité de ces proverbes issus de contes traditionnels rivalise avec la théâtralité des commentaires personnels de Correas.

17. Traduction en français des proverbes

A 61 r- À la fin, gare !

A 184 r- Sus ! mon père, vous, aux choux, moi, à la viande, et si vous vous sentez lésé, vous, aux choux, et moi, au pichet.

A 534 r- C'est à moi que l'on vous a donnée, et pas au mur.

A 235 f- Où mettrons-nous ce saint ?

A 984 r- Ce n'est plus l'heure d'« embrasse-moi, mon épouse »

A 2040 r -La fourche lui a langué.

B 26 r- Parbleu !

B 309 r- Elle est saoule, cette aboie, voilà trois jours qu'elle ne chienne pas.

B 322 r- Sorcières, diablesses à bouche de vampire, de cette maison vous ne tirerez pas une goutte de sang. —Ni de celle-ci, ni d'une autre..., ni d'aucune des sept maisons à l'entour,... ni des sept rues ni des sept villages à la ronde. — Arrêtez, Madame, vous allez provoquer notre perte à toutes !

C 158 r- L'herminette tombera, et tuera notre petit Garcia.

C 193 r- Tu les as chaussées, tâche de ne pas les perdre.

C 379 r- Mariez-vous, mère.

C 672 r- Comme à trois personnes avec une seule chaussure ; le premier qui se lève, c'est lui qui la chausse.

C 700 r- Comme je vous le raconte, mes chères sœurs ; ou mes chères amies ; ou mes chers messieurs.

C 750 r- Comment ça va ? —Bien par moments et mal tout le temps.

C 751 r- Comment vont vos amours ? —Comme entre frères et même pire.

C 752 r- Comment vont vos amours ? —Comme mai avec ses fleurs si ça va bien pour lui, ça va pour moi aussi.

C 766 r- Comment veux-tu la poule ? —À la vapeur de la marmite. —Comment veux-tu l'œuf ? — Je le veux bien frit.

C 765 r- Comment voulez-vous que je vous fasse la barbe ? —En silence.

C 219 f- Comment va untel ? — Pendant.

- C 963 r- Qui tu hantes¹⁵¹, et non pas avec qui tu nais.
- C 1133 r- Le Christ, pour qui il vin[t] ? [Tudieu ! Le vin, c'est pour qui ?].
- C 1310 r- Quand tu seras avec ta femme ventre contre ventre, ne lui dis pas tout ce qui te vient à l'esprit.
- C 1315 r- Quand tu iras chier, emporte de quoi t'essuyer.
- C 1428 r- Quand je n'avais pas, je te donnais ; maintenant que j'ai, je ne te donnerai pas ; prie le ciel que je n'aie pas, pour que je te donne.
- D 148 r- De ces lessives sont nés ces doubles mentons.
- D 152 r- De ces bouillons-là, donnez-lui en à volonté ; ou De ces bouillons-là, donnez-lui en sans arrêt.
- D 411 r- La mère dit : « Que veux-tu ma fille ? —Qu'on m'appelle la chouchoutée ». La fille dit à la mère : « Qu'on me donne avec qui passer du bon temps ».
- D 411 r- Dieu pardonne aux défunts, et que nous les enterrions en bonne santé !
- D 421 r- Dieu soit loué. —Le pain mangé et la cour conchiée.
- E 694 r- Le fuseau d'argent tisse et trame très bien. Le fuseau d'argent est très grand.
- E 695 r- Le fuseau d'argent donne grande toile.
- E 892 r- La terre est ronde et elle tourne ; ainsi l'avons-nous trouvée, ainsi la laisserons-nous.
- E 1254 r- Le roi s'en fut vieillard à Toro et vin[t] garçon.
- E 1499 r- À chaque terre son usage ; et ils remaniaient les tuiles de nuit.
- E 1646 r- Dans cette maison, a-t-on donné du boudin à Escalante ? Non. Eh bien, avançons plus loin avec la perche.
- E 1806 r- Où il n'y a point d'horloge, gare !
- E 1854 r- Au nom du Ciel, c'est pour faire des nappes que je file ; maudite soit celle qui ne les prêtera à personne.
- E 2028 r- Entrez. Vous verrez ce qui a été filé en un an, et chié en un mois.
- E 2110 r- C'était beaucoup de miel. C'était beaucoup de turrón.
- E 2214 r- Le voilà, mon raisin sec, la voilà, ma figue, le voilà, mon petit pain blanc.
- E 2293 r- Comme si j'avais le temps ! (Pas le temps de m'arrêter ! ; Comme si je n'avais que cela à faire !).
- E 2448 r- Je suis en train de penser, et cela mérite qu'on y pense : si le fiancé n'a rien, pourquoi devrais-je me marier ? —La platée d'argent te convient ? —Elle me plaît et me convient. —Eh bien, à la noce, épouse.
- F 100 r- Je suis allé chez ma commère Jiclada, et elle faisait de l'ailloli. —« Commère Jiclada, comment faites-vous de si bon ail au lit ? ».

¹⁵¹ « *Con quien paces* » : mot à mot, « avec qui tu broutes » (« *pacer* » : 'paître', 'brouter').

F 102 r- Tu es parti à hue et revenu à dia. Partir âne et revenir bête.

G 88 r- Ah, le grand mot !

G 119 r- Mets la marmite à l'abri, Flores.

H 91 r- Il fait nuit noire, et ça sent le fromage.

H 131 f- Faire la nique.

H 171 r- Vous en trouverez des crieuses comme moi ! [Vous l'avez trouvée, la fille qui crie ! : ce qui signifie qu'elle est disposée à se laisser faire].

H 399 r- Bous, marmite, et cuis, oignon ; je te conterai ma nuit de noces.

H 405 r- « Ma fille, dis quelque chose d'amusant. —Maman, je veux faire caca. —Je le jure sur sa tête, je ne lui ai jamais appris cela ! ». Et elle était sur son lit de noces.

H 428 r- Fils de pute. —Ta mère, sodomite ; [ou] —Ta mère est fruitière.

H 594 r- Aujourd'hui, putes, et demain, les marmites en commun.

I 38 r- —Les mauvaises années s'éloigneront, et des temps meilleurs viendront, mais mes petits-enfants auront toujours des grands-parents de rien ; [ou] mes petits-enfants seront toujours issus de grands-parents de bas étage.

J 63 r- Jouer aux petits châteaux (ou Jouer aux châteaux de noix).

L 275 r- La fille de l'homme de bien, tu l'auras orpheline ou après un grand malheur.

L 964 r- L'honnête vieille d'Alcobillas, [ou] La vieille d'Alcobillas l'a pris.

L 1540 r- Les moustiques ont des yeux ? —Oui, mes yeux. —Ils piquent bien ? —Oui, mon bien. —Ils piquent dans la paume ? —Oui, mon homme. —Et dans l'olive ? —Oui, ma vie. —Veux-tu te marier avec moi ? Oui, ma foi¹⁵². —Veux-tu me le faire ? —Arrière !

Ll 40 r- La mariée pleurait, bien que jeune, parce que le marié s'était endormi au bouillon de poule¹⁵³.

M 46 f- Au bon vieux temps.

M 338 r- Une once de rouspétance pèse plus lourd dans la balance qu'un boisseau d'indifférence¹⁵⁴.

M 656 r- Mieux vaut « toc toc » que « Dieu vous garde ».

M 85 f- Pipi et au lit.

M 84 f- Faire un pisse-paille.

M 1030 r- Milan, prend cette dent et donne m'en une autre saine.

M 1039 r- Voyez la plaie, voyez la blessure. —Voyez la bourse qui n'a pas un sou.

M 1040 r- Regarde la plaie, regarde la blessure, ferme ta bourse et ne donne rien.

M 1043 r- Voyez, mari, voyez ce que je file.

¹⁵² *Sí que lo digo* : mot-à-mot, 'Oui, je le dis'.

¹⁵³ Dans le Midi de la France, on dirait « À la soupe à l'ail »...

¹⁵⁴ On pensait que, dans une transaction commerciale, pour qu'on vous fasse bon poids, il valait mieux « donner de la gueule » (« *quijada* » : 'mâchoire') plutôt que tourner le dos avec indifférence.

M 1044 r- Regardez, en plein janvier, quel poulet j'ai dans mon poulailler.

M 1103 r- Brunette de mon cœur, tu me brûles et tu m'embrases. —Elle était bonne, parbleu !

M 1303 r- Mort déplumée, voyez-là mon mari, caché derrière le bât.

N 303 r- Ni samedi sans soleil, ni jeune fille sans amour, ni vieillard sans douleur, ni putain sans fard.

N 396 r- Fillette, donne-moi un baiser. —Le cul n'est pas fait pour ça.

N 403 r- Fillette, tu tisses avec un pied ! Sur ta vie, n'arrête pas !

N 404 r- Fillette, tu tisses avec un pied ! —Et avec deux parfois ; [ou] Et avec le cul parfois !

N 407 r- Enfant choyé le dimanche ne veut pas de lundi.

N 440 r- Ne mange pas trop de sel pour ne pas vieillir.

N 606 r- Je ne cracherai pas, dussé-je m'étouffer.

N 688 r- Il n'y a pas de chèvres, et on les siffle.

N 860 r- Il n'est bouillon comme le jus du galet.

N 1339 r- Nuit tolédane. Minuit tolédan.

O 101 r- Oh, pain, pain, ce qu'on veut, par toi on l'obtient !

O 102 r- Oh, que c'est méchant, de tordre ces petites têtes et de les jeter dans un sac !

O 107 r- Oh, quel travail / que de filer cette noire étoupe, / qui rend noire la bouche / et empêche de parler !

O 117 r- Gare, poulette !

O 118 r- Putain, pas question !

O 122 r- Ouvrez l'œil par ici et ouvrez l'œil par-là, parce que, dans l'état où il est, il en est bien capable ! (ou « Ayez l'œil sur moi et ayez l'œil sur lui, parce que, vu comme il est, il va le faire »).

O 126 r- Attention, ouvrez l'œil !

O 230 r- Attention, ça pique !

P 42 r- Petite bête à bon Dieu, compte-moi les doigts et envole-toi.

P 105 r- Pain perdu, reviens à la maison.

P 177 r- Pour celles qui filent moi, je dévide.

P 474 r- Il prend la mouche¹⁵⁵ ? Cela lui coûtera cher !

P 564 r- Que tu n'aies que peu de sel ! Et sur un œuf seulement.

P 640 r- C'est par-là, la danse ? C'est par-là, la danse, Marie Pérez ? C'est par-là, la danse, Marcos Conde ?

P 641 r- Elle vient chercher du verjus, cette fausse, pour la sauce.

P 697 r- Par Dieu, Alphonse, tu m'as dessous et tu me demandes la bagatelle !

P 699 r- Par où ça passe, ça mouille.

¹⁵⁵ Ou « Il se pique au jeu ? ».

P 1103 r- Comme que je ne peux te voir, je chie à ta porte.

Q 85 r- Que je me marie ? Je veux bien, mon cher mari

Q 659 r- Celle qui voudra pleurer, qu'elle apporte de l'huile pour la lampe.

Q 705 r- Celle qui s'est si mal occupée de la marmite, dites-lui de boire et non de manger.

Q 816 r- Qui belle-mère a, que celle-ci meure vite. —Qui bru aura, qu'elle la voie brûler.

S 32 r- Tu sais cela et pas dire caca.

S 105 r- Sauf votre honneur. Sauf l'honneur des barbes et des coiffes et des oreilles honnêtes.

S 131 r- Saint Luc, pourquoi ne bois-tu pas ? —Parce que mes braies n'ont pas eu le temps de sécher.

S 162 r- Guéris, guéris, cul de grenouille, trois pets chaque matin ; ou Guéris, guéris, cul de grenouille, trois pets aujourd'hui, et trois demain.

S 255 r- Dame sainte Anne, donne-moi un sou ; Seigneur saint Michel, donne-moi une épingle.

S 266 r- Il va falloir être marmite et couvercle, comme celui de Rojas.

S 300 r- Si tu bois avec le bouillon, tu ne donneras pas au médecin un porc chaque année.

S 317 r- Si la bavarde s'était tue, elle saurait à quoi est bonne la rue.

S 340 r- Si Dieu me permet de m'en tirer, une couverture je filerai... Soleil et beau temps, quelle couverture et quelle peine ?

S 437 r- Si la souillon ne lavait pas la vaisselle, dans quoi mangerait le goujat ?

S 443 r- Si la mère savait quand l'enfant va mettre ses dents, elle irait paître l'herbe des champs.

S 725 r- Si le « Dieu vous garde » il faut entendre, que ce soit plutôt au bouillon qu'à la viande.

S 771 r- Sept fois par jour elle la vide, que sept fois elle la remplisse.—Chez toi plutôt que chez moi !

S 819 r- Cocu, battu et tous deux contents.

S 910 r- Souffle, je te le donne vivant.

S 949 r- Belle-mère, aucune de bonne ; j'en ai fait une en sucre et je l'ai trouvée amère ; une en terre, et elle m'a fendu la tête.

S 950 r- Belle-mère, aucune de bonne ; et la seule qui l'était, une jambe s'est cassé.

T 62 r- Moi aussi, j'ai ma part du béguin.

T 124 r- Je me moque autant de « hue ! », que de « dia ! »

T 292 r- Il a sept vies comme un chat. Il a plus de vies qu'un chat.

T 425 r- Tout a goût d'aubergine.

T 429 r- On passera partout, si le bâton ne se rompt.

T 239 f- Coincer entre deux portes.

T 277 f- Vous avez la monnaie ? Vous avez le compte ?

T 748 r- Ton père est allé combattre les maures ? —Oui. —Il les a tous tués ? —Oui. —Il a eu

peur ? —Non. —À quoi le verrons-nous ?

T 608 r- Cocu, battu et tous deux contents.

U 123 r- Une vieille fut à Saragosse et vin[t] jeune fille.

V 111 r- Voyez donc, mon mari, si vous ne voulez pas quelque chose, parce que je vais me lever. —

Femme, ne soyez pas si pénible, levez-vous, je ne veux rien.

Y 9 r- Et elle fait du pain comme des noix.

Y 10 r- Et le plus beau brin, de laine [et le plus beau brin, de fil(le)].

Y 43 r- Ce n'est plus personne, c'était moi.

Y 132 r- Moi qui ne paye pas, je ne tire pas.